

La chronique de Christian Massy de Grimentz (Anniviers) pour les années 1790-1840

publiée par

Grégoire GHIKA et Michel SALAMIN

INTRODUCTION

Il est assez rare de découvrir des mémoires valaisans sur l'époque de la Révolution et de l'Empire. Ceux du chanoine Anne-Joseph de Rivaz¹ et de Charles-Emmanuel de Rivaz² sont les plus importants que nous connaissions jusqu'à ce jour. Ils constituent des sources indispensables de renseignements car ils compensent très souvent le défaut de documents officiels pour l'étude de certaines questions.

Il semble plus facile de rencontrer des chroniques plus ou moins intéressantes pour la connaissance de l'histoire locale³. Le hasard nous a mis en présence de celle que rédigea Christian Massy, de Grimentz, pour les années 1790 à 1840. Cette chronique intitulée « Livre des annotations » pré-

¹ *Mémoires historiques sur le Valais* (1798-1834), 2 vol. manuscrits, 495 et 348 pages in-fol., Sion, Archives cantonales (= AV), fonds de Rivaz, 63 et 63 bis. M. André Donnet en prépare la publication.

² *Mémoires historiques sur l'occupation militaire du Valais par le général Turreau*, publiés par P.-A. Grenat, Sion, 1890, IV + 384 p.

³ Allusion aux mémoires de P.-J. de Chastonay de Sierre, publiés dans les *Annales Valaisannes* (cité : *Ann. Val.*), 1955, pp. 241-270 ; de Vincent Perdonnet, de Lausanne, et de Courten, de Sierre : cf. notes N^{os} 9 et 49 du texte ; de François Dubuis de Savièse, dans *Ann. Val.*, 1918, pp. 3-12 ; de Pierre-Antoine Masserey de St-Maurice-de-Lagues, aux AV, L 155, chronique manuscrite en latin, cahier broché parchemin (10 × 16,5 cm), 47 p. ; d'Ignace Exhenry de Champéry, aux archives de la paroisse de Champéry, N^o 14, chronique manuscrite en français, cahier (17 × 23 cm), 66 pages.

sente même une caractéristique particulière ; elle existe en deux versions. La première, que nous appelons le texte A, est un cahier doublé parchemin (22×34 cm) de 39 pages écrites ; elle appartient à M. Théodule Bourguinet, à Sierre (Villa), qui nous a aimablement autorisés à la transcrire et à la publier. La seconde version, dite texte B, a été récemment remise en don aux Archives cantonales du Valais, à Sion, par Me Aloys Theytaz, préfet du district de Sierre. Ce manuscrit est catalogué sous la cote L 459. C'est un volume relié avec dos cuir (22×34 cm), dont seules les 42 premières pages sont numérotées et utilisées.

Christian Massy est un ressortissant de Grimentz aux « facultés intellectuelles bonnes »⁴ qui, par delà la mort, conservera le titre de sautier. Né le 15 octobre 1769, il est fils d'Antoine Massy et de Marie, née Loyer⁵. Le 26 avril 1800, il épouse Euphémie Roux, née en 1773, « laboureuse » de profession⁶. Elle lui donne plusieurs enfants : en 1802, Isidore que le temps se charge très tôt de rendre myope⁷ ; en 1803, Julienne⁸ ; en 1805, Christian qui étudiera et deviendra prêtre⁹ ; en 1811, Angélique¹⁰.

⁴ AV, recensement de la population de 1829, Sierre, folio 129 verso.

⁵ Le registre des baptêmes de Vissoie, conservé dans les archives de la paroisse, indique que fut baptisé, le 15 octobre 1769, Antoine-Christian, fils d'Antoine Massy, ancien procureur d'église, et de Marie Loyer. Le registre des décès de la même paroisse fournit les détails suivants sur sa mort : après avoir reçu les sacrements, le 17 juillet 1844, Christian Massy, ancien sautier de la paroisse, père du curé de St-Séverin de Conthey, membre de la Confrérie du St-Esprit, est mort paisiblement dans le Seigneur le 18 juillet et a été enterré le 21 dans le cimetière de Ste-Euphémie.

⁶ Les mêmes registres de paroisse indiquent qu'Euphémie « Raux » fut baptisée le 29 juin 1773 ; elle était fille d'Antoine et de Catherine née Clivaz. Pour leur mariage (26 avril 1800), il est précisé que les fiancés ont dû obtenir une dispense d'empêchement au 3^e et 4^e degré de consanguinité. — Sur le décès d'Euphémie Roux, survenu le 10 février 1832, v. la note 236 du texte.

⁷ François-Isidore Massy, baptisé le 6 février 1802, selon le registre de paroisse de Vissoie. — Le recensement de 1829 (*loc. cit.*) signale sa myopie.

⁸ Geneviève-Julienne, baptisée le 29 décembre 1803 (registre de la paroisse de Vissoie).

⁹ Christian Massy, baptisé le 2 février 1805 (*ibid.*). — Tamini et Delèze, *Nouvel essai de Vallesia christiana*, St-Maurice, 1940 (cité : Tamini), p. 471, retracent ainsi la carrière de Chrétien Massy « de St-Jean » (*sic*) : 1806-1867 ; vicaire de Conthey en 1837, curé de Conthey en 1838, vicaire de Vissoie en 1848, curé de Vercorin en 1853, vicaire de Vissoie jusqu'en 1854, curé de Grimsuat de 1855 à sa mort, en 1867. — Une note marginale, dans le registre des baptêmes de Vissoie, indique qu'il aurait été vicaire de Vissoie de 1848 à 1853, puis curé de Grimsuat de 1853 à 1868, date de son décès. Mais la date de 1853, fournie par ce dernier texte, est inexacte, car les registres de la paroisse de Grimsuat ne comportent aucun baptême signé par le curé Massy avant le 14 novembre 1855. Par contre, la date de 1868 doit être retenue pour son décès : les mêmes registres signalent que son décès serait survenu le 18 décembre 1868, et qu'il aurait été enseveli ce même 18 décembre (!) dans l'église Saint-Pancrace de Grimsuat, par le doyen Antoine de Preux, vicaire forain de Sion. Cette inscription, due au curé de Savièse R. Fardel, est assurément fautive. Massy a dû mourir le 15 décembre 1868, ce que confirme encore une liste des curés de Grimsuat établie par le curé Francey, et qui nous a été obligeamment communiquée par M. l'abbé L. Rey, curé de Grimsuat.

¹⁰ Angélique-Euphémie, « fille du sautier actuel », fut baptisée le 3 juillet 1811 (registre des baptêmes de la paroisse de Vissoie). — Nous remercions ici M. l'abbé J. Francey, curé de Vissoie, qui nous a si aimablement facilité nos recherches dans les registres de sa paroisse.

Christian Massy, dont le père, Antoine, avait été procureur d'église, devient à son tour un notable de son village : en 1804, il obtient la charge de procureur¹¹, puis celle de sautier, à une date que nous n'avons pu préciser, mais probablement avant 1811, puisqu'à la naissance de sa dernière fille, le registre des baptêmes de la paroisse de Vissoie lui décerne le titre de « sautier actuel ». On ne sait pas non plus à quel instant il abandonne son poste, non sans avoir fait partie du conseil communal de Grimentz sous le régime français, en 1812. On constate simplement, dans le recensement de 1837, qu'il a pris sa retraite avec la mention « ancien sautier ».

Quelles sont donc les attributions d'un sautier ? Sous l'ancien régime, cet office obscur, mi-judiciaire, mi-politique, vaut à son titulaire de fonctionner comme huissier du châtelain, de convoquer les assemblées, de remplir des messages pour les autorités¹². Sous l'Helvétique, la justice relève du juge de paix ; la commune réunie de Vissoie-Grimentz adjoint à ce juge deux assesseurs « outre le curial et le sautier » : tous ensemble ont mission de « recevoir tous les intérêts de la nouvelle commune », de veiller aux limites territoriales, d'inspecter les forêts, de constater les dégâts causés par le bétail, de visiter les cheminées et les chemins¹³. Avertir, conseiller, surveiller, verbaliser à l'occasion, à ceci se résume donc l'activité de Massy.

Pas de nouveaux renseignements sur la charge de sautier sous la République du Valais issue de la constitution de 1802. On sait toutefois que le grand châtelain du dizain dispose d'un greffier et d'un sautier, tout comme le châtelain dans chaque commune. Anniviers se contente, à cette époque, de nommer un châtelain pour la vallée entière¹⁴. Mystère encore sous le régime français du Département du Simplon. L'organisation judiciaire ne

¹¹ AV 70, Grimentz, N° 3 : le 14 janvier 1804, Jean-Martin Zuber et Pierre Florey sautier, procureurs résignants, rendent leurs comptes des cens de grain et de bois et ceux de la chapelle. Jean Zuber et « Chrétien Machi » leur succèdent. Acte levé par le notaire Math. Tabin. — AV 70, Grimentz, N° 4, 30 novembre 1804, signale les deux mêmes personnages comme procureurs.

¹² Sur cette fonction, v. Jean Graven, *Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan jusqu'à l'invasion française en 1798*, Lausanne, 1927, pp. 115-118 et p. 143 (huissier) ; Alexis Vianin, *La commune de Vissoie, de 1798 à 1904*, dans *Ann. Val.*, 1954 (cité : Vianin), pp. 192-198 ; Etienne Dullin, *Les châtelains dans les domaines de la Maison de Savoie en deçà des Alpes*, Chambéry, 1911, p. 73.

Au moyen âge, le sautier exerçait la basse justice ; charge féodale à l'origine, elle passa bientôt aux communes, qui élurent librement leur juge. En général, ces derniers choisissaient à leur gré leur sautier et leur huissier. Les fonctions d'huissier et de sautier semblent d'abord distinctes, du moins dans les grandes communes, comme Sion. Ailleurs, elles durent souvent se recouvrir : la langue allemande confond les deux offices sous le nom de *Weibel*. Ce fut sans doute le cas à Anniviers. — A Sion, par exemple, le « preco » (crieur, huissier), serviteur du châtelain ou du major, remet au juge les affaires importantes, publie les ordonnances, exécute les prises de gage et les saisies ; il organise la garde pour la sûreté de la ville. — En Savoie, le sautier est un garde-forestier subordonné au châtelain.

¹³ Vianin, p. 193. — Le document coté AV 70, Grimentz, N° 5, pouvant dater de 1804-1806, est une visite des cheminées et une liste des communiers ; bien que non signée, cette pièce est sans doute de la main de Christian Massy.

¹⁴ Paul Biderbost, *Die Republik Wallis, 1802-1810, ein Beitrag zur Walliser Verfassungsgeschichte*, Viège, 1959, pp. 191 et 192. — Cf. Vianin, p. 194.

semble pas prévoir la fonction de sautier ; Massy est pourtant intitulé « sautier actuel » dans le registre de paroisse de Vissoie, le 3 juillet 1811 ¹⁵.

La même année, le « sautier Massy de Grimentz » figure au nombre des dix membres du conseil communal de Vissoie. Cette promotion s'expliquerait-t-elle du fait que la fonction de sautier n'avait plus sa raison d'être en Anniviers, le juge de paix de Sierre ayant autorité sur la commune de Vissoie ¹⁶ ?

La constitution valaisanne de 1815 prévoit, dans chaque commune, un juge de première instance assisté d'un secrétaire, d'un greffier et d'un huissier ¹⁷. Peut-être Massy continue-t-il alors ses fonctions d'huissier-sautier. Une seule chose est certaine, il est sorti de charge en 1837, et il meurt le 18 juillet 1844.

Ses activités de sautier et son train de campagne ne suffisent pas à l'occuper. A la fin de l'année 1813, il entreprend la rédaction de son « Livre des annotations ». Il en rédigera même une seconde version. Celle que nous publions semble être la première. Elle diffère peu de la seconde : un peu plus de prolixité dans les réflexions moralisatrices, davantage d'appréciations sur les régimes politiques et plus de vigueur dans ses imprécations contre les idées libérales. Par contre, quelques détails d'histoire locale y font défaut. Nous avons donc reproduit en note ceux qui n'existent que dans le texte B, en indiquant les modifications (= Mod.) et les additions (= Add.).

La préoccupation essentielle de Christian Massy, quand il entreprend son travail d'annaliste, est d'accomplir une œuvre didactique. Il veut, par delà la mort, porter témoignage sur ce qu'il a vu et accompli, instruire sa postérité et l'engager à se confier entièrement en la Providence :

« C'est à vous, postérité, et pour vous que j'ai placé sur ce livre ces simples traits de plume pour vous représenter et vous mettre devant vos yeux les misères et les calamités et le bouleversement de choses arrivé de mon temps, pour vous engager à la patience et à la résignation de recevoir de la Providence le bien et le mal parce que vous ne serez pas exempté de tribulation ».

Tel est le début du texte B. Si le texte A n'avoue pas, dans son titre, une telle intention, il ne manque pourtant pas de l'exprimer de nombreuses fois lors de l'exposé des événements.

Quant à la forme, Massy explique sa méthode de travail au début du texte A :

« Mémorial des événements fatals arrivés depuis l'année 1790 jusqu'à aujourd'hui qui est ce 18 décembre 1813, et ensuite j'ai annoté année pour année en abrégé sans y avoir ajouté ni diminué du sens véritable. »

On se trouve ainsi en présence d'un double système de composition : pour les années 1790 à 1813, Massy rédige des mémoires ; puis, de 1814 à 1840, il écrit des annales. L'ordre chronologique est adopté et suivi presque

¹⁵ V. note 10 ci-dessus.

¹⁶ Vianin, pp. 196 et 197.

¹⁷ *Ibid.*, p. 198.

constamment. Il convient pourtant de remarquer que le récit des années 1790 à 1797 se réduit à quelques lignes. Les périodes de la République helvétique (1798-1802), de la République indépendante (1802-1810), du Département du Simplon (1810-1813) et du rétablissement de l'indépendance du Valais (1813-1815) sont ensuite largement exposées. Leur récit fournit à Massy l'occasion de faire état de ses sympathies politiques, d'y mêler de nombreuses réflexions sententieuses.

Ces remarques subjectives disparaissent dès que l'auteur rédige ses annales. Ce ne sont alors que notations rapides sur la vie de la vallée d'Anniviers, sur celle de sa commune. Même on constate une absence totale de renseignements pour les années 1818-1826, 1829-1831, 1835-1837. En outre, le récit des années 1816-1817 et 1838-1840 est interverti. Massy explique qu'il a perdu « par son âge avancé » — il vient d'avoir 70 ans — le goût d'écrire sa chronique. Mais on décèle plutôt qu'il a été vivement impressionné par la tourmente révolutionnaire, et que les événements, à partir de 1815, lui paraissent bien fades à côté de ceux qu'il a vécus dans sa jeunesse. Rapportant les troubles de 1840 en Valais, il écrit : « le Haut-Valais a fait semblant de se défendre, mais il n'y avait aucun ordre, chacun évacua son poste, fuit sans presque se défendre : voilà des victoires sans combat ».

La précision des renseignements que relate Massy, de quelque ordre qu'ils soient, nous incline à penser qu'il a dû, bien avant 1813, tenir le « Journal » des événements qu'il vivait. Les faits qu'il avait dû y consigner servirent ensuite à la rédaction des « Mémoires » de son « livre des annotations ». Il nous paraît en conséquence que la partie « Annales » n'est que la version inachevée du texte que Massy aurait voulu rédiger. Nous ignorons pour quelle raison Massy s'est arrêté dans l'élaboration de son travail. Il est vraisemblable que celui-ci n'aurait gagné que quelques pages moralisatrices et sententieuses et qu'il ne nous aurait pas fourni un surcroît de renseignements sur la vie de la vallée d'Anniviers.

Le but et la méthode de Massy semblent donc évidents. Mais n'est pas écrivain qui veut. Notre chroniqueur s'en rend bien compte. Il déplore surtout son « inhabileté à rédiger, son éducation grossière, son imbécillité et son style patois » :

« Mais mon peu d'éducation et peu de classes demande beaucoup d'être indulgé surtout mon style patois et sur les mots mal composés et sur les lettres mal placées ; ce que vous ne saurez pas lire, vous le devinerez ».

Qu'entend Massy par son « style patois » ? Quelques mots patois surgissent çà et là dans son texte, mais le philologue les trouvera trop rares à son gré. La plupart de ces termes ont naturellement leur place dans le récit d'événements locaux, propres à Anniviers. Nous tentons de les expliquer en note. Le style de Massy doit apporter un autre témoignage, et le linguiste en fera peut-être son profit : l'auteur écrit apparemment le français comme il le parle, et comme on le parlait à son époque, chez les lettrés, dans le Val d'Anniviers. Il ne nous appartient pas de peser jusqu'à quel point la construction patoise influence cette langue. Nous ne relèverons pas davantage les innombrables entorses à la grammaire française dont Massy s'est excusé d'avance. Soulignons seulement ici la syntaxe singulière des propositions subordonnées,

introduites par *lequel, auquel, où*, etc. ; elles s'accumulent tant qu'on perd parfois le fil des idées. Massy parle un peu comme un enfant trop pressé, narrant tout d'un souffle des aventures qui l'ont vivement frappé. La ponctuation et l'orthographe sont si défectueuses, qu'il a été nécessaire de les rectifier dans la présente publication. De même Massy fait un usage plus que parcimonieux de l'alinéa, et il s'ensuit que son exposé n'est pas toujours très clair ni très alerte. Il n'en reste pas moins que sa langue a une saveur de terroir et que ses exclamations naïves, tout en faisant sourire, n'expriment pas si maladroitement les sentiments de l'auteur.

Massy est vraiment fils du Valais et de son temps : la politique le passionne ; sa religion est fervente ; dogmes politiques et religieux semblent à ses yeux presque sur le même plan ; la construction des églises et la constitution de bénéfices ecclésiastiques lui tiennent à cœur ; il parle volontiers de questions financières et économiques, car la vie est rude pour le montagnard, et il est fier parce que, malgré les difficultés de l'heure, sa génération a pu survivre au pillage des troupes françaises, aux réquisitions, à la pénurie des denrées et économiser quand même assez pour se racheter des redevances féodales ou pour entreprendre quelque œuvre d'utilité publique. Enfin, il est passionné de procédure, et défend avec vigueur les « beaux droits » transmis par les ancêtres, tels les droits de parcours sur les alpages.

En politique, Massy est donc « un homme de droite ». Nationaliste valaisan, il cultive au fond de son cœur un attachement indéfectible pour l'indépendance de son pays. Ce sentiment est blessé à vif par l'intrusion française, par l'instauration du régime helvétique, par les exigences des administrations tracassières qui se succèdent en Valais entre 1798 et 1813. Les souverains dizains du Haut-Valais imaginaient avec peine qu'on pût leur imposer à leur tour ce qu'ils avaient fait subir au Bas-Valais :

« Ah ! liberté de la durée de 400 années, jusqu'à quand serez-vous ensevelie... ? »

Massy n'approuve pas pour autant sans réserve l'héroïque folie du Haut-Valais en révolte, qui contraint les Anniviards à marcher avec lui contre l'envahisseur. Mais il condamne avec une juste violence les sévices des Français et des Vaudois au cours de la répression, les réquisitions, les exactions et les vexations des troupes françaises, qui ruinent son malheureux pays, les conscriptions napoléoniennes qui forcent le jeune homme à partir pour une guerre lointaine « comme un agneau tiré de la bergerie pour être conduit à la boucherie ».

Massy bénit par contre les empereurs d'Autriche et de Russie, ainsi que leurs alliés, parce qu'ils vont rétablir l'indépendance de sa patrie. Tant pis si les passages des troupes autrichiennes ruinent encore une fois la vallée du Rhône ; il éprouve une grande pitié pour ces pauvres soldats.

Notre chroniqueur n'oublie pas cependant que son canton a été « lié d'une étroite amitié avec ses frères helvétiques ». Mais il est plus Valaisan que Suisse. Il n'oublie pas davantage qu'il appartient à un pays de culture française, que la France a été longtemps l'alliée et la protectrice de la Suisse, la zélatrice de la religion catholique. Aussi manifeste-t-il sa consternation en voyant la France possédée du démon de la Révolution. La République « est

fondée sur les plus mauvais principes que la terre renferme en son sein ». Jadis, les Français « étaient si florissants et si doués de superbes vertus dans la religion » ; voilà maintenant que Paris est devenu une Babylone, qui persécute la religion sous prétexte de la protéger. Ses généraux et ses officiers sont « furieux et emportés » comme personne, ils jurent comme des païens et sont devenus « des conquérants d'enfer ». Bref, c'est un fléau qu'il faut supporter à l'exemple de Job, en attendant que la Providence fasse justice, ce qui ne peut manquer d'arriver... Napoléon s'évadant de l'île d'Elbe contrarie un instant cette tranquille assurance, aussi reçoit-il une avalanche d'épithètes en attendant de recevoir le coup décisif à Waterloo.

Massy est une âme essentiellement religieuse. Son père, procureur d'église, lui a sans doute légué une belle Bible, qu'il lit dans une version française de la Vulgate. C'est son livre de chevet, et il le connaît fort bien. Il le cite bien à propos, mais abondamment et longuement. Ce langage biblique lui fournit beaucoup d'images. Formé à cette école, il trouve lui-même l'image qui frappe, et ses descriptions ne manquent pas de relief. Mais il en résulte aussi de fort longs sermons, de longues dissertations sur le rôle de la Providence dans tous les événements. Le lecteur souhaiterait parfois plus de modération dans l'expression des sentiments religieux ; mais il ne faut pas oublier que Massy a vécu une époque apocalyptique, et qu'il a cru, comme tous ses compatriotes, que la foi était très sérieusement menacée par la France ; le ressort religieux n'a pas été d'un petit secours pour ces pauvres gens, victimes de la tourmente révolutionnaire. Enfin, il convient d'observer que Massy s'adresse surtout à sa postérité, et qu'un de ses fils se voue au sacerdoce. Rien d'étonnant désormais si le but de son œuvre, ainsi que nous l'avons déjà relevé, est d'édifier le lecteur et de lui recommander une entière confiance dans la Providence divine. S'il est volontiers sententieux, s'il insiste sur les misères de sa jeunesse, sur la vaillance de sa génération, qui a permis à la suivante de mieux vivre et de conserver l'héritage de la foi et de la liberté, d'obtenir quelques améliorations temporelles, c'est parce qu'il est conscient d'avoir survécu à une époque terrible, riche en enseignements. L'histoire du Valais, depuis 1815, lui paraît bien pacifique, car il meurt sans avoir assisté à la naissance du radicalisme.

Massy est donc un historien « engagé » ; il a un credo religieux et politique bien défini, ce qui ne l'empêche aucunement d'être un bon historien. Il juge les faits non sans passion, mais il les rapporte avec exactitude. On pourra se persuader, en consultant les notes dont nous accompagnons le texte de Massy, que ce dernier se trompe rarement, que les faits qu'il signale sont en général faciles à identifier. De menues erreurs ne font que confirmer cette règle.

Il en résulte que l'on peut se fier à Massy lorsqu'il apporte des précisions sur l'histoire locale d'Anniviers, et qu'il se trouve être le seul à en faire mention. Son témoignage mérite donc d'être retenu.

* * *

En ce qui concerne la publication du texte, nous avons rendu les mots selon l'orthographe moderne, excepté les noms de personne et les lieux-dits. Les accords, les singuliers ou les pluriels manifestement faux ont été redressés. La ponctuation a été modifiée afin de dégager le sens le plus probable du texte.

Dans certains cas, assez rares du reste, il a été nécessaire d'introduire des articles, des prépositions, des pronoms, voire des noms qui manquaient de façon évidente. Quelques abréviations peu claires ont été résolues.

Par contre, nous n'aurions pu corriger la syntaxe de l'auteur sans défigurer l'usage qu'il fait de la langue française.

Afin de rendre un peu plus facile la lecture de ce texte trop compact, nous avons introduit huit sous-titres et divisé le récit en de nombreux paragraphes.

Nous avons dit plus haut que nous donnons en note les fragments du texte B qui ne figurent pas dans le texte A. Par contre, lorsque A comporte des passages qui ne se retrouvent point en B, notre publication les signale entre astérisques.

Manuscrit ou livre où sont contenues en abrégé
les misères qu'a occasionnées la
Révolution française, notifiées, recueillies par moi,
Christian Massy, de Grimentz, vallée d'Anniviers
Commencé l'année 1790 *(a)*

L'insurrection de 1798

Mémorial des événements fatals arrivés depuis l'année 1790 jusqu'à aujourd'hui, qui est ce 18 décembre 1813, et ensuite j'ai annoté année pour année en abrégé sans y avoir ajouté ni diminué du sens véritable. Lequel l'année 1790 il y eut une grande révolution en France¹ : ils ont tout pillé et détruit les églises, chassé les ecclésiastiques *(b)*. L'année 1792 la révolution s'est formée dans le Bas-Valais² : ils ont chassé les gouverneurs *(c)* ; mais le Haut-Valais instruit de l'insurrection a pris les armes et les a obligés à la soumission *(d)*. Donc moi-même, je suis descendu jusqu'à Vouvry *(e)* pour dompter ces rebelles ; après lequel ils ont vécu dans la subordination jusqu'à l'époque de l'an 1798, auquel les Vaudois ont invité ou pour mieux dire ont imploré et réclamé le secours de la grande nation afin d'être libres de la servitude des gouverneurs ; de concert avec le Bas-Valais, [ils] ont porté leurs acclamations et se sont portés avec la grande nation sur le Valais, et

a) Le titre du texte B est différent : « Livre des annotations recueillies par le soussigné, commencé l'année 1790 et de suite année par année, toutes les misères et les calamités qu'a essuyées le pauvre Valais par les guerres et les révolutions et la contrariété des temps, comme aussi différents procès et bâtisses, rédemption des fiefs et réachat des parcours des montagnes, le tout recueilli de la meilleure manière quoique à la vérité très simple. Mais mon peu d'éducation et peu de classes demande beaucoup d'être indulgé, surtout par mon style patois et sur les mots mal composés et sur les lettres mal placées ; ce que vous ne saurez pas lire, vous le devinerez. C'est à vous postérité et pour vous que j'ai placé sur ce livre ces simples traits de plume pour vous représenter et vous mettre devant vos yeux les misères et les calamités et le bouleversement de choses arrivé de mon temps pour vous engager à la patience et à la résignation, pour recevoir de la Providence le bien et le mal parce que vous ne serez pas exempts de tribulations. Je me signe Cristien Massy ».

b) Add., B, p. 1 : « Toute la France en mouvement ».

c) Add., B, p. 1 : « Voulant se rendre libre ».

d) Add., B, p. 1 : « Et les a constitués à leur devoir auquel mon père était des élections ».

e) Add., B, p. 1 : « pour 4 semaines, 2 compagnies par chef-lieu ».

¹ Il s'agit évidemment de la révolution de 1789.

² Il s'agit des événements de 1790.

le Haut-Valais a pris (f) les armes contre la grande nation et les Vaudois et [les] Bas-Valaisans³. Nous sommes descendus (g) jusqu'à Charrat après avoir été victorieux de trois batailles⁴; ils ont gagné la quatrième au pont de la Morge⁵ et 64 Anniviards, nous sommes été pris prisonniers où moi-même je suis été conduit en esclavage au château de Chillon⁶; où nous sommes été pillés, lequel il ne m'est seulement pas resté un cruche⁷ à la réserve d'un louis⁸ appartenant au tiers, caché dans le soulier; en passant en bas par la porte de Conthey⁹ j'avais aussi 4 écus de monnaie, mais crainte qu'on ne fouillât encore, je les jetais loin de moi. Médiatement nous sommes été conduits à la chapelle de la Bâtiâz¹⁰ où l'on nous donna pour soulagement un morceau de très mauvais pain noir et pour abreuver notre soif ardente on n'avait presque point d'autre ressource que l'eau de nos larmes. Quoique vrai est que l'on entendait le bruit de la Dranse, * rivière courable. On nous enferma cette nuit dans la prédite chapelle qu'ils en faisaient une caverne propre pour enfermer les pauvres captifs.

f) Add. et Mod., B, p. 1: « ont réclamé l'assistance de la France de manière que la France et Vaudois et Bas-Valais ont déclaré la guerre au Haut-Valais; le Haut-Valais a pris... ».

g) Add., B, p. 1: « Le Haut-Valais avec son armée est descendu... ».

³ Il s'agit de l'entrée en Valais des troupes françaises et vaudoises venues réprimer l'insurrection du Haut-Valais contre le régime helvétique au début du mois de mai 1798. Voir M. Salamin, *Histoire politique du Valais sous la République helvétique (1798-1802)*, dans *Vallesia*, t. XII, Sion, 1957, pp. 1-281 (cité: Salamin), pp. 26-27. Sur cette même insurrection, voir aussi *Le rapport de Vincent Perdonnet, commissaire pour le gouvernement helvétique, sur sa mission en Valais (mai 1798)*, publié par M. Salamin, dans *Vallesia*, t. XIV, Sion, 1959, pp. 39-63.

⁴ Les trois victoires des insurgés ont lieu le 7 mai, lors de la prise de Sion, le 9 mai, lors du combat de Riddes et le 12 mai lors du combat de Martigny.

⁵ La défaite des insurgés à la Morge est du 17 mai.

⁶ De nombreux Valaisans sont faits prisonniers durant les combats de la première insurrection du Haut-Valais contre le régime helvétique. La plupart d'entre eux sont incarcérés au château de Chillon. Vincent Perdonnet, dans son rapport du 25 mai 1798 (cf. supra, note 3), dit qu'il y en eut « au-delà de deux cents ». Quelques jours plus tard, le nombre des prisonniers s'abaisse à 170. Un certain Martinet, commandant du château de Chillon, demande au Directoire exécutif helvétique d'intervenir en faveur de leur libération. Le 7 juin, le général Schauenbourg communique au gouvernement helvétique l'ordre qu'il a adressé au général Lorge de « mettre sur le champ en liberté ces malheureuses victimes de l'ignorance et de la superstition [au nombre desquelles se trouve notre Christian Massy], après avoir toutefois fait la distinction de ceux dont les menées et les intrigues ont organisé la révolte ». Ces derniers doivent être jugés par un conseil de guerre. Ils sont donc conduits à Berne où ils demeurent, avec d'autres prisonniers qui s'y trouvent déjà, depuis le 11 juin jusqu'au début du mois de juillet 1798. Voir J. Strickler, *Actensammlung aus der Zeit der helvetischen Republik* (cité: Strickler), t. I, pp. 284-285, Nos 4^b, 5^a et 10.

⁷ Sur les « cruches » (= *kreutzer*), sur les écus et sur leur valeur, voir P. Reichenbach, *Les comptes personnels de P.-J. de Riedmatten, ancien bourgmestre de Sion, pour les années 1800-1804*, dans *Vallesia*, t. XIII, Sion, 1958, pp. 239-265 (cité: Reichenbach), p. 239, note 3.

⁸ Sur la valeur du louis, voir *Annuaire de la Préfecture du Département du Simplan*, Sion, 1813, p. 94. Le louis double y vaut Fr. 47.20 et le louis simple, Fr. 23.55.

⁹ Porte occidentale de la ville de Sion.

¹⁰ Chapelle de N.-D. de Compassion, fondée vers 1595, agrandie en 1748 (voir A. Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 27). Elle se trouve sur la rive gauche de la Dranse.

C'est dans cette sainte chapelle que l'on offrait à Dieu les vœux et les prières les plus ardents pour que Dieu adoucît et consolât notre triste captivité et exil car, pour vérité, étant * un peu avant dans la nuit, de nos frères patriotes poussés d'une rage diabolique, ils se sont présentés devant nous avec acharnement, avec des chaînes de fer, où ils ont enchaîné quelques-uns des principaux ; c'est au bruit de ces chaînes que je vous invite à réfléchir un moment et auquel toutes les fois que j'y pense mon cœur devient dolent ; * car le souvenir en est amer. Et vous qui repassez ceci, souvenez-vous des détresses que vos prédécesseurs ont supportées pour pouvoir soutenir notre sainte religion reçue de nos pères, pour vous engager à être généreux de tout entreprendre quand il s'agit des intérêts de notre sainte religion *.

Etant arrivés au matin avec la même posture où l'on nous mit derechef en marche, accompagnés d'une forte escorte et pour mieux satisfaire leurs cruels desseins, ils nous faisaient faire de longs détours (*h*) pour nous exposer à la risée et aux railleries des méchants ; et de leur côté ils ne manquaient pas à nous encourager dans notre route en nous disant : « scélérats, brigands, guillotins vous serez » ; et nous, malgré tous ces obstacles, nous avons toujours marché sans savoir (*i*) notre destination ni les lieux de notre résidence, jusqu'au lieu où l'on nous arrêta, que c'était le 18 de mai 1798 ; où l'on nous conduisit au château de Chillon. C'est dans ces châteaux que les jours paraissaient des mois entiers, en mangeant les pains des douleurs, les pains quotidiens de l'indigence, ensevelis pour ainsi dire dans l'ordure et la zizanie (*j*) ! Après 3 semaines de détention, nous sommes été délivrés ; après avoir obtenu notre délivrance, nous avons passé la montagne de Gryon (*k*) où nous tombâmes à Daven, paroisse de St-Séverin ¹¹. Du temps de notre captivité chaque paysan (*l*) a été tenu de payer 3 louis de frais de guerre et autres.

Le reste de l'année, nous l'avons fini dans une soumission à la constitution ; c'est elle qu'elle nous devait servir de base ; pas moins nous avons suivi ses maximes qu'en murmurant contre (*m*) les gouvernements et ses décrets : aujourd'hui ils faisaient une loi, demain elle était supprimée. Les gouvernements helvétiques imposaient des contributions sur les propriétés territoriales et sur les avoirs d'un chacun, même sur des poules, le tout à 2 pour mille ¹² ; ayant ainsi payé jusqu'au mois d'avril 1799 ¹³.

h) Add., B, p. 2 : « de longs détours par la ville pour satisfaire à leur malice acharnée ».

i) Add., B, p. 2 : « notre destinée pour mourir ou pour languir ».

j) Mod., B, p. 2 : « le pain de misère, plongés dans l'ordure et la zizanie ».

k) Mod., B, p. 2 : « Ayant passé trois semaines dans cet esclavage, on nous délivra. Nous passâmes la montagne de Gryon ».

l) Mod., B, p. 2 : « Ménage ».

m) Mod., B, p. 2 : « ... à la constitution parce qu'elle nous devait servir de base quoique, à la vérité, on la suivit en grondant et murmurant contre... »

¹¹ Les prisonniers sont conduits par Bex-Gryon, le Pas de Cheville-Conthey.

¹² La loi sur le système d'imposition du 17 octobre 1798 (Strickler, t. III, pp. 113-122) établit un taux de deux pour mille, annuellement, sur les capitaux et sur les terres (art. 1 et 17) et un autre de un pour mille sur les immeubles (art 23). Des impositions accessoires sont également prévues. Le paiement de ces impôts ne doit se faire qu'à partir

L'insurrection de 1799

A la fin de février de la prédite année, les autorités constituées ont fait passer un décret que tous les jeunes hommes non-mariés depuis l'âge de 20 à 44 ans étaient compris dans les corps d'élite ; on a prévu déjà cela auparavant¹⁴, qui fut cause qui obligea beaucoup de jeunes gens à se marier sans y avoir pensé pour la plupart jusqu'à ce moment¹⁵ ; fasse le ciel qu'il soit été leur destination ! Les curés, ils publiaient les bans des douzaines à la fois (*n*) ; donc que tous les non-mariés, nous avons été appelés à la fin de février pour tirer le billet à cause qu'à la vallée son contingent d'élite était de 96 hommes¹⁶ ; auquel ce tirage se lança sur moi que je me soumis malgré moi à ce fardeau dont les conséquences ont été amères ; avisé de mauvais présages, m'a obligé à me faire remplacer par un autre par la soumission de 7 louis renfermés dans l'acte de notre marché, cela seulement pour une année, par Baptiste Zappella¹⁷ qui a été mon délivrateur ! C'est à cette

n) Add., B, p. 3 : « ce qu'on n'avait jamais entendu de la vie ».

du 15 décembre 1798 (art. 6). Aussi, afin de couvrir « les besoins de l'Etat ordinaires et extraordinaires qui s'accumulent de mois en mois », les conseils législatifs décrètent-ils, le 22 octobre 1798, une loi sur la perception d'une contribution provisoire sur la base de deux pour mille (Strickler, t. III, pp. 245-246).

¹³ La situation internationale oblige, dès la fin de l'année 1798, le Directoire helvétique à organiser la défense nationale. Afin de couvrir les frais élevés que celle-ci occasionne, le Directoire promulgue, le 31 mars, un arrêté sur la levée d'un subside de guerre extraordinaire (Strickler, t. III, pp. 1461-1462). Cette contribution volontaire n'apporte pas des fonds suffisants au gouvernement. Celui-ci rapporte donc la loi du 30 mars et édicte celle du 25 avril relative à un impôt extraordinaire pour les frais de guerre (Strickler, t. IV, pp. 291-293). Les charges financières des contribuables se trouvent ainsi alourdies : « Il sera ajouté, pour les frais de la guerre, à l'impôt direct sur les immeubles et les capitaux, un impôt extraordinaire de deux pour mille ; un de ces deux pour mille sera payable après la publication de la loi, et l'autre, lorsque le corps législatif l'aura décrété sur l'invitation du Directoire » (art. 1).

¹⁴ La création de la milice sédentaire date du 13 septembre 1798 (Strickler, t. III, pp. 755-766). Son article premier oblige à porter les armes « tous les citoyens de l'âge de 20 à 45 ans ». Un tiers de chaque arrondissement militaire, qui comprend trois mille hommes, forme le contingent d'élite et le reste constitue le contingent de réserve (art. 9 et 10).

¹⁵ Comme l'art. 14 de la loi du 13 décembre 1798 prescrit qu'« aucun marié ne devra tirer au sort aussi longtemps que le contingent pourra être complété par des non-mariés », de nombreux jeunes gens s'empressent de se marier pour éviter de tirer au sort. Ceci est surtout sensible dans le Haut-Valais aux sous-préfets duquel le préfet national Charles-Emmanuel de Rivaz adresse des exhortations à l'intention de la jeunesse : « Des mariages faits uniquement dans la vue d'é luder la loi ne peuvent pas être pour eux un titre d'excuse. Dites-leur que leurs ancêtres ne pensaient pas comme eux, que quand il s'agissait de défendre son pays, mariés ou non, tous couraient aux armes ». - AV, fonds de l'Helvétique, H 29, N° 689, de Rivaz aux sous-préfets des districts allemands.

¹⁶ Ce contingent avait été imposé, au terme de l'art. 11 de la loi du 13 décembre 1798, par l'inspecteur général, chef de l'arrondissement oriental du Valais, Louis d'Odet, de concert avec le préfet national de Rivaz.

¹⁷ Le recensement de 1829, Sierre, p. 126 (St-Jean), signale trois Baptiste Zappella dont l'un, né en 1756, pourrait peut-être avoir été le « délivrateur » de Christian Massy. Le registre de paroisse de Vissoie mentionne Jean-Baptiste Zappella, baptisé le 11 juillet 1756.

époque que les Allemands¹⁸ s'y opiniâtèrent (*o*) et furent eux-mêmes la cause de grands maux qui occasionnèrent une seconde révolution qui coûta à plusieurs leur sang et leur vie même, et à tous en général, des larmes amères intarissables¹⁹.

* C'est alors qu'ils se procurèrent une pierre fatale d'achoppement contre laquelle [ils] reçurent de mortelles atteintes * car ils descendirent avec rapidité sans exception jusqu'à l'âge de 44 [ans] (*p*), se portèrent jusqu'au bord de la Raspille où ils s'y campèrent quelque temps ; et Glarey²⁰ était le camp des Français. Qu'arriva-t-il les jours de l'Ascension²¹ à jamais mémorables et profondément gravés dans le souvenir de ceux qui ont été le théâtre de la guerre mal entreprise ? Il arriva, je dis, que les Allemands franchirent les pas et passèrent rapidement la Raspille qui leur servait de bornes aux deux armées et s'élancèrent sur les camps des Français qui furent obligés d'évacuer leurs postes et battirent retraite jusqu'au Bas-Valais. Les Allemands étant maîtres de Sierre firent plusieurs maux, pillèrent des boutiques, emprisonnèrent plusieurs : comme le charge-ayant du gouvernement actuel à ceux qui (*q*) s'opposèrent à leur sentiment.

Médiatement [ils] nous firent passer une lettre de par ordre du général Fenech²² de prendre les armes pour suivre leur déroute quoique leur intention était assez bonne pour acquérir notre ancienne liberté et religion quoiqu'elle ne nous était pas ôtée mais affaiblie ; elle était pour ainsi parler comme le fil de l'araignée exposé à l'abri des vents (*r*). C'est alors qu'on voyait avec joie les doigts de Dieu conduire et conserver ce précieux dépôt qu'il allait sécher aux meilleurs de nous sans que le clergé y osât porter main forte pour réprimer les abus (*s*) ! Je reviens à mon principe de l'invitation que fit le général Fenech à la vallée le second de mai 1799 ; ayant donc convoqué la vallée pour répondre à des choses si importantes et si peu connues qu'il aurait fallu qu'un ange descendît du ciel pour répondre avec intrépidité et force ; mais hélas ce siècle est trop perversi pour y oser espérer. De chaque côté que nous envisageons, on ne voyait que misère, que pleurs et gémis-

o) Mod., B, p. 3 : « opposèrent ».

p) Mod., B, p. 3 : « l'âge de 55 ».

q) Mod., B, p. 3 : « les charge-ayants du temps comme aussi ceux qui... »

r) Mod., B, p. 4 : « ... et la religion sainte quoique, à la vérité, elle ne nous était pas enlevée mais tellement affaiblie qu'on doute d'un mauvais avenir. Elle était comparée au fil de l'araignée exposé à des suites funestes ».

s) Mod., B, p. 4 : « ... ce dépôt sacré parce que les clergés avaient leurs mains comme liées. Ils ne pouvaient pas s'opposer pour réprimer les abus ».

¹⁸ Il s'agit des Haut-Valaisans.

¹⁹ Il s'agit de la seconde insurrection du Haut-Valais contre le régime helvétique. Elle débuta vers la mi-avril 1799, à la suite d'assemblées tenues à Brigue. Voir Salamin, p. 71, note 76, pour la bibliographie relative à cette question et *ibidem*, pp. 71-73, pour l'exposé sommaire des opérations militaires.

²⁰ La Raspille, torrent affluent du Rhône entre Sierre et Salquenen, et formant la limite linguistique du Valais romand et allemand. — Glarey, village situé à l'est de Sierre, actuellement quartier de cette localité.

²¹ C'est le 2 mai 1799.

²² Il s'agit de Ferdinand Venetz, de Gampel, adjudant de Maurice Perrig, de Brigue, général des insurgés.

sements et obscurité. Quoique vrai est que la vallée elle était avantagée de chefs d'esprit et de science, mais la majorité est pour l'ordinaire le parti aveugle ; et dans de semblables conjonctures qui oserait s'y opposer directement ? Quel est l'aveugle qui marche sans crainte ? De même alors on délibérait en aveugle : brièvement la finale résolution a été déterminée à joindre les Allemands (t) nos frères patriotes sous prétexte qu'ils auraient de la force ultérieure foraine. Nous sortîmes avec crainte et tremblement et non comme les soldats de Gédéon ²³ * rapportés dans les 6-8^{èmes}, figure qui marque évidemment les miracles qu'opérait Dieu en faveur des siens * ; mais nous imitâmes plutôt le sort des Madianites * en [ne] nous approchant de l'ennemi que pour nous sauver comme des béliers : c'est ce que nous verrons par ap'ès *.

En effet, étant intimidés par la crainte de notre prochaine chute arrivée l'année précédente, dont nous avons été désarmés des armes quelconques puissent être ; c'est à présent que l'on peut entrer en jugement quel est l'état et la situation d'un soldat dévesti de ses armes : et en effet la plus grande partie (u) était à la guerre avec des bâtons ! Nous descendîmes ainsi dans cette triste position, sans que l'ennemi nous fit résistance, jusqu'au pont de Riddes. Ce qu'il y a de remarquable, que les Allemands ils avaient des canons de bois cerclés de fer comme aussi des canons de fer ! Arrivés [dé]jà dit au pont de Riddes où ils firent un feu vif, les troupes d'en bas plièrent ; dès lors nous avançâmes sans être contrariés jusqu'à Martigny au lieu dit « En la Verrerie » ; là se fit un feu violent de sorte que les deux armées battirent chacune en retraite ; nous autres, nous étions campés du côté des Fulliataires ²⁴. Nos chasseurs ont aussi fait une vive résistance ; ensuite cette nuit nous décampâmes jusqu'à la Morge ²⁵ où nous nous campâmes le long de cette rivière. Deux jours ensuite ²⁶ les Allemands s'enfuirent comme des déserteurs, de nuit

t) Mod., B, p. 4 : « ... crainte de tomber finalement. La résolution a été prise de joindre nos frères compatriotes allemands ».

u) Mod., B, p. 4 : « ... armes quelconques, c'est alors qu'on pouvait comprendre quelle est la situation d'un soldat sans armes. Il est comparé à un oiseau sans plumes. En effet, la plus grande partie... ».

²³ *Judic.*, chapitres 6 à 8. Gédéon, 5^e juge des Hébreux, célèbre par ses victoires sur les Madianites.

²⁴ La Verrerie, lieu-dit à La Bâtiaz/Martigny, où se trouvait une ancienne verrerie. Voir à ce sujet Ph. Farquet, *Martigny, Chroniques, sites et histoire*, Martigny, 1953, pp. 220-221. Cette verrerie, sise au Pont-du-Trient, avait été fondée et construite en 1762. Elle cessa de travailler vers 1778. Ses bâtiments servirent ultérieurement à une fabrique de drap. « Elle vécut juste assez pour donner son nom à un territoire qui s'appelait autrefois Fin-d'Ottan ou les Îles du Trient ». — Les Follatères sur Fully, en face de Martigny.

²⁵ C'est le 7 mai 1799. La Morge de Conthey est un affluent du Rhône à l'ouest de Sion.

²⁶ Selon le *Journal de ma campagne avec le commissaire du gouvernement depuis le 19 avril 1799 jusqu'au 26 juillet suivant avec celui des opérations de l'armée combinée française et helvétique destinée à l'expédition contre les insurgés des 5 districts supérieurs du Haut-Valais*, manuscrit rédigé par Louis-Régis de Courten (1746-1817), cahier (17,5 x 21,5 cm) de 15 pages, AV, fonds de Courten, B 6, fasc. 4, l'armée insurgée campa au pont de la Morge le 7 mai, au soir, d'où elle se porta, le 8 mai, au-delà de Glarey, en amont de Sierre.

passèrent Sion et ses environs et se postèrent au fond de leurs terres qui est Finges²⁷ et la Raspille, où ils firent à Finges des retranchements depuis les rochers jusqu'au Rhône ; ils soutinrent leurs positions quelque peu de temps²⁸. Quoi de plus alarmant pour notre pauvre district alors où l'on ne voyait que pillage et désordre à Sierre, où c'était le théâtre foudroyant de la guerre. Car pour vérité, j'ai dit que les souvenirs de ce spectacle nous faisaient verser des larmes de sang. Ô pauvres infortunés habitants du Haut-Valais ! Tu n'as jamais vu de pareilles conjonctures ! Personne n'osait presque sortir à Sierre car les menaces et les entrevues étaient si peu familières qu'ils portaient la terreur au plus hardi (*v*) ; ce qui obligea nous autres Anniviards d'abandonner nos foyers, nos propriétés, en un mot tout ce qui nous appartenait. Si on voulait aller dehors, il fallait aller par le pont de Chalais²⁹ pour éviter les insultes des méchants ; on allait dans ses propres édifices avec plus de frémissements que n'y vont les voleurs pour y commettre des vols (*w*) : * et en effet on s'assemblait une couble³⁰, les uns faisaient la garde et les autres cachaient et chargeaient. Dans ce moment la vie n'était pas en assurance ; à plus forte raison n'étaient-ils moins nos édifices *. Le désastre que les Français et Vaudois ont commis est grand car tout ce qu'on peut se figurer de mal [ils l']ont commis : le démon même n'en aurait pas pu faire de plus que casser et briser toutes les portes, fenêtres, coffres, soient été fermés ou non, prendre le vin et tonneaux et tirer dehors les cercles de fer³¹. Ce qu'il y a encore de pire, le vin qu'ils ne pouvaient pas boire ils arrosaient la terre des caves (*x*) ; * mes pieds ont submergé tandis que la bouche en séchait ne pouvant pas se soulager. L'évaluation de ma perte a approché 40 écus *.

Tous les coins et recoins des appartements étaient ravagés, le foin tout mangé ou fauché pour la cavalerie ; * ils mangeaient déjà les fruitages imma-

v) Mod., B, p. 5 : « ... pillage désastreux de tous genres de contributions parce que à Sierre était posé le camp. Car j'annote que les amertumes et chagrins étaient comme imprimés sur visage d'un chacun. Nous nous écrivons : « Ha ! pauvre Haut-Valaisan. Tu n'as » jamais vu ni entendu de spectacles si alarmants ». On n'ose plus sortir à Sierre parce qu'il y avait partout des gardes, et les menaces, elles étaient [si] retentissantes qu'il portait la terreur au plus hardi... ».

w) Add., B, p. 5 : « parce que la vie, elle était en danger ».

x) Add., B, p. 6 : « Oui, postérité, je vous exprime en bon patois que j'ai vuasa le vin dans ma propre cave et allé en la Monderesche boire l'eau ». — Le sens de « vuasa » ne ressort pas clairement de ce texte.

²⁷ Grande pinède sur la rive gauche du Rhône, en amont de Sierre.

²⁸ Selon Louis-Régis de Courten, les armées ennemies restèrent en présence, dans une inaction presque totale, jusqu'au 27 mai.

²⁹ Les Anniviards possèdent de nombreux biens dans la région de Sierre ; ils doivent traverser le Rhône pour s'y rendre.

³⁰ Du latin *copula* ; patois *cobla* qui signifie groupe de plus de deux personnes.

³¹ Une lettre de Rivaz au ministre de l'Intérieur, du 29 août 1799 (AV, H 31), corrobore les affirmations de Massy : « Les maisons sont complètement saccagées. Il y a eu des bâtiments couverts en bois dont on a pris le toit pour le brûler, des portes, des planchers, des fenêtres brisées et enlevées. Tous les morceaux de fer qu'on a pu arracher des murs l'ont été ; les cercles des tonneaux ont été pris ; les douves en ont été brûlées ; des murs ont été démolis dans l'espérance d'y trouver de l'argent caché ; les caves ont été fouillées jusqu'à six pieds de profondeur et des fondements de maison dégradés dans le même but, ainsi que des cimetières ».

turés au mois de juin ; tous les appartements des Anniviards, ils ne semblaient que des retraites et des cavernes de voleurs ! Proche du camp par Glarey et par là ils détruisaient des granges de fond en comble pour brûler * ; la plus grande partie des prés n'avaient pas un fétu de vert : tel est le fléau de la guerre. De plus nous étions obligés de faire la garde dans plusieurs postes comme Niouc, Pland Pallet, Pontis, Pont Boréa à Vissoie, Giete³², jusqu'à 60 hommes par jour ! On obligea tous les citoyens de prêter la main à la construction des retranchements et batterie. Je passe sous silence toutes les autres calamités qui désolèrent le peuple, déjà dites, et portons-nous en esprit avec contemplation au lieu tragique et sanglant qui est les tranchées de Finges (y), dont j'ai parlé tantôt du retranchement des Allemands. Après qu'ils eurent fait plusieurs attaques, ne pouvant être vainqueurs ni les uns ni les autres, les Français animés de leur fureur ordinaire propre aux insensés se portèrent en grande hâte avant le jour sur leurs tranchées sans y lâcher aucun coup de fusil, mais ils s'approchèrent intrépidement (z) avec les armes blanches ; les Français pour pouvoir mieux se connaître, il leur a été ordonné de tourner leur chapeau sur le front d'unanime. Ils le firent et se jetèrent (a) sans pitié et sans grâce sur ces infortunées victimes endurcies dans leur égarement³³.

C'est dans ces jours terribles et malheureux qu'il se fit le plus horrible carnage par les campagnes et les villages ; les villages, quelques-uns sont incendiés ; les campagnes, fanées et flétries par les passants ; les églises, pillées ; les vases sacrés, profanés ; les hosties, foulées au pied ; les ornements sacerdotaux, exposés à la risée et au plus grand mépris, jusque même à s'en servir pour orner leurs chevaux (b)³⁴. Les hommes, tués ou exilés et réfugiés dans les pays étrangers, les femmes et les filles violées, les enfants orphelins, les prés abandonnés à la merci du temps, les champs point moissonnés, une partie coupée est restée sur la place ; et le peuple crie miséricorde et demande des subsides ; le coupable s'est évadé, l'innocent est opprimé, la nature déplore avec profusion les malheurs du temps, * toutes les créatures animées et inanimées ont partagé entre elles les fléaux que la main vengeresse de son

y) Add., B, p. 6 : « ... où le sang ruisselait de toutes parts ».

z) Add., B, p. 6 : « ... sans intrépidité avec les... ».

a) Add., B, p. 6 : « ... avec précipitation sans... ».

b) Add., B, p. 7 : « ... mes yeux ont vu avec douleur la couronne du Saint Ciboire placée entre les oreilles d'un cheval. C'est la véritable abomination de la désolation prédite ! »

³² Niouc, petit hameau du val d'Anniviers, sur la rive droite de la Navisence. — Pland Pallet, lieu-dit, actuellement Plan Palet, au-dessus et au sud de la Forêt-Noire. Sur cette forêt, v. notre note 162 ci-dessous. — Pontis, rochers sur la commune de Chandolin, qui doivent leur nom aux ponts appuyés au roc et qui formaient autrefois le chemin passant au-dessus de la route actuelle. La première route à mulet y fut établie vers 1613 ; la première route carrossable fut entreprise vers 1840. Voir *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1905, t. III, p. 725, art. *Pontis (Les)* et E. Epiney, *Au vieux temps*, dans *Voies de communication entre le Val d'Anniviers et la plaine... 1300-1956*, Sierre, 1956, pp. 9-27. — Pont Boréa, pont sur le torrent du Moulin entre Vissoie et Ayer ; actuellement : Vieux Pont ou Pont du Moulin. — Giete, lieu-dit de la commune de St-Jean, près du village de Pinsec.

³³ C'est le 28 mai 1799.

³⁴ L'auteur écrit peut-être : cheveux, mais le sens le plus probable doit être : chevaux.

formateur souverain leur a imposés. Puisque les créatures inanimées nous fournissent hélas des certifications que trop fréquentes par leur pauvreté et par leurs plaies dont leur corps est couvert, marque efficace de leur réquisition, à plus forte raison qu'elle est la marque et la situation de l'homme doué d'intelligence au souvenir des siècles passés parsemés de roses sans épine, nageant dans les plaisirs, enivré des délices que la Providence répandait (c). Siècle passé qu'es-tu devenu ? Siècle de jadis, que sont devenus tes appâts ? Il ne nous reste plus que le triste souvenir d'en avoir si mal usé, dont les excès ont inondé ce vaste univers. Dieu comme un père bénin et docile se voyant méconnu et oublié de sa créature pour la faire revenir de ses égarements et rentrer en elle-même usa plus de clémence que de rigueur. Dieu agit à notre égard comme un père à l'égard de ses enfants ; le proverbe dit « que l'enfant qu'il punit n'est pas déshérité » (d) ; par conséquent les jours présents, ce sont des jours de pénitence, des jours de salut pour les uns, mais liberté que trop familière pour les autres. Malheur à l'homme sur lequel la liberté sera imprimée sur lui au jour de sa vengeance éternelle ! Liberté exécrable, le ciel t'a abhorrée, l'enfer est ton principe, la terre en est aux alarmes, l'univers entier est dans la consternation ! Liberté, instrument aveugle et séduisant, jusqu'à quand pervertirez-vous les nations ? Fasse le ciel vous ensevelir dans le plus profond oubli ! Tel est le désir de notre cœur et la joie immortelle de notre âme qui fait profession de vivre chrétiennement.

Pour revenir à mon principe, je commence et je dis d'abord que les Français et Vaudois, après qu'ils eurent remporté la victoire des tranchées de Finges, poursuivirent l'ennemi jusqu'en haut de Brigue, proche du Simplon³⁵. Mais là les troupes autrichiennes jointes aux Allemands firent face à l'ennemi, où ils résistèrent vigoureusement pendant quelque temps et après battirent fortement proche du pont de la Pierre au dizain de Conches³⁶ ; mais la faiblesse des Allemands les obligea à évacuer Conches, et de là les Français eurent un passage pour [a]border le Simplon, et attaquèrent les

c) Le texte B, p. 7, ajoute ici le passage suivant : « Toutes bêtes à bât furent mises à réquisition pour fournir le nécessaire à la troupe qui avait passé le Simplon ; on voiturait jusqu'au Domodos[sola] par des précipices affreux ; pliaient ces pauvres montures sur la pesanteur de leurs charges. Néanmoins cette escorte, ils la faisaient marcher sans pitié malgré leurs corps écorchés et leur pauvreté, marque évidente de leurs réquisitions ; quelle réflexion, postérité, d'après ce qu'avant mis et aux souvenirs du temps passé parsemé pour ainsi dire des roses sans épines, profitant avec plaisir de la vie. Il n'y avait que sept dizains d'en-haut qui étaient souverains ; le Bas-Valais était sujet, c'est-à-dire taillable. Monseigneur l'évêque était comte et préfet et prince du Saint-Empire romain. Siècles passés... ».

d) Mod., B, p. 8 : « Siècles passés qu'êtes-vous devenus ? Il ne nous reste que des tristes souvenirs d'en avoir mal usé, dont les excès ont comme inondé l'Europe entière. Dieu, comme père bénin et miséricordieux, souffre, patiente, mais, quand la mesure des crimes est à son comble, fait éclater sa juste vengeance. Nous nous consolions en nous disant que l'enfant qui est puni n'est pas déshérité ». — Autre forme du proverbe : qui aime bien châtie bien.

³⁵ C'est le 31 mai 1799.

³⁶ C'est le 9 juin 1799, probablement au pont de Deisch.

Autrichiens ³⁷ et ils en firent un nombre considérable de prisonniers dans ces lieux de montagnes *. Les Français étant maîtres absolus du Simplon et [de] Conches, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'au lac Majeur (e). * Dans ce moment, concevons avec [un] esprit ferme et avec un cœur compatissant quelles sont les fatigues et les ennuis qu'on a supportés au sujet de voitures pénibles et fatigables, abandonnés à l'obscurité des saisons. Le pain quotidien de nécessité était refusé ; l'eau était le breuvage commun ; les montures en danger de faire naufrage par des précipices affreux, pliant pour ainsi dire sous la pesanteur de leurs charges, traînant des canons par les précipices du Simplon et portant l'artillerie par les mêmes passages ; les pauvres voituriers pleurant la faim et gémissant la soif à cause de la fatigue de longs et pénibles voyages ; et après avoir ainsi demeuré sans pouvoir obtenir aucune pause de permission, il fallait décamper par les montagnes. Les autres, fallait travailler d'un côté, les autres, d'un autre ; les uns à la réparation ou à la destruction des chemins, les autres aux retranchements comme les plus considérables ont été faits à Finges où il y avait journellement mille hommes en mouvement ; un jour on travaille à effectuer, un autre jour, à le détruire, comme autrefois les Juifs à la construction de la Tour de Babel : Dieu confondit leur langage ³⁸ ; les autres travaillaient à construire des batteries fortes sur des monticules. Triste état, jours infortunés de ces siècles pervers, quand verra-t-on la fin ? Je répondrai à moi-même : cessons de pécher et les calamités disparaîtront. Telles sont les leçons qu'on nous prêche. Mes amis, quel est le fruit que nous en tirons ? A-t-on vu le monde plus perverti et [plus] abandonné à son mauvais penchant que de nos jours ? Je dis à moi-même : ai-je vu plus de disputes et de querelles et de dissensions et d'inimitiés que de tes jours ? Les tristes expériences que j'ai éprouvées moi-même, dont je me confonds et m'accuse d'impatience et de murmure devant Celui qui a commandé et tout a été fait * ³⁹.

Pour conclusion ou pour mettre fin à ces faibles entretiens, il me reste à rappeler encore la sortie des effets les plus considérables de la vallée qui sont 80 vaches, que nous avons livrées au commissaire des guerres, de plus 500 fichelins de grains ; j'omettrai encore tant des enrais ⁴⁰ fournis au quartier général à Sierre ⁴¹. Je passe aussi sous silence les grands nombres des soldats que nous avons été obligés à loger, comme aussi nous avons contribué au soulagement des ambulances ; pas moins chaque communier a fait, jusqu'au

e) Mod., B, p. 8 : « J'annote que les Français et Vaudois étant maîtres du Simplon et de Conches poursuivirent les Allemands et les Autrichiens, parce que ces derniers donnèrent secours aux Allemands et passèrent bientôt au lac Majeur ».

³⁷ C'est à partir du 14 août 1799 que reprend la marche victorieuse des Français en direction de l'Italie.

³⁸ Gen., 11, 9.

³⁹ Psal., 32, 9.

⁴⁰ Terme encore utilisé par les personnes âgées pour désigner les denrées. — Forme patoise de *denrées*, dissociée en deux mots.

⁴¹ Grimentz, archives de la bourgeoisie, F 3, du 20 avril 1799, Etat des fournitures faites par Grimentz...

mois de décembre 1799, passé 20 journées non compris les gardes réitérées (f) ; * de plus, après qu'ils eurent dissipé tout notre foin déjà par avance, on nous obligea à acheter le foin à 26 baches⁴² les quintaux ; il faut que je finisse crainte d'offenser les cœurs sensibles et d'abuser de la patience de ceux qui possèdent l'esprit de sagesse ; détaillé avec imbécillité d'esprit mais mon éducation grossière demande beaucoup d'être indulgée ; car dans les temps où nous vivons l'art de parler est trop assoupi par les misères actuelles pour y appliquer des traits plus relevés et plus à la portée des esprits de ceux qui fixeront un coup d'œil sur ces lignes mal tirées et sur ces mots mal composés, quoique le tout avec vérité et sincérité ; hélas que trop malgré moi dont j'en voudrais perdre le souvenir, mais d'y penser, ce n'est qu'illusion et des rêves mal fondés ; c'est à vous, postérité du siècle futur, à qui j'ai eu le dessein de vous offrir cet obscur protocole relatif aux maux qu'ont essuyés vos ancêtres, que je vous réclame de prêter des oreilles attentives sur ce développement passé pour vous engager à tout perdre et [à] tout souffrir pour pouvoir conserver notre sainte religion qu'elle était sur l'équilibre ; la prière est le moyen efficace pour la faire fleurir au milieu des persécutions ; nous avons pris les armes pour la défense d'icelle mais en vain ; nous avons pris les armes, nous avons sacrifié nos biens, notre corps, notre sang même pour le soutien de notre liberté primitive et de la religion de nos pères : mais à la force rien ne résiste ; soyez nos imitateurs et si vous êtes contrariés comme nous l'avons été, remettez le tout entre les mains de la divine Providence, qu'elle relève ceux qui sont prêts à tomber ; c'est elle qu'elle fortifie les faibles, c'est elle qu'elle procure la paix du cœur, c'est elle qu'elle affermit les consciences erronées et la joie immortelle de l'âme. Tel est le désir de celui qui a rédigé cet ouvrage, qui a été exilé lui-même pour la cause de la religion. Il est moins sensible aux misères qu'il ressent qu'à l'appréhension de l'avenir ; entre les mains duquel tombera ce recueil où sont contenues en abrégé les misères du temps, je vous supplie de verser quelques prières pour le soulagement de l'âme de celui qui l'attend de vous et qui a désiré de vivre et de mourir dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Les maux qu'on a essuyés sont incalculables, auxquels ces infortunés Allemands ont été en tout la cause des deux révolutions. Il en coûta cher à la patrie : nous autres Anniviards, par charité, nous retirâmes plusieurs enfants orphelins de ces pauvres Allemands, et nous leur fîmes passer des aumônes considérables ; malgré cela, ils ne nous regardaient qu'avec mépris et menace. Dans notre village on a reçu 9 enfants des Allemands⁴³. Dans le Haut-Valais, ils firent

f) Mod., B, p. 8 : « Avant que de passer plus en avant, je me fais une espèce de devoir de mettre sous les yeux de la postérité qu'il est sorti d'Anniviards 80 vaches grasses et fait pendant l'année 1799, 20 journées par communier sans compter les gardes réitérées ».

⁴² Bache = batz, cf. Reichenbach, p. 239, note 3.

⁴³ A la fin du mois d'août 1799, afin de secourir la population haut-valaisanne et d'adoucir le sort de nombreux enfants que l'insurrection a rendus orphelins, le préfet de Rivaz organise une double action en faveur de cette région dévastée. Une collecte accumule des dons importants en nature et en espèces. Un comité les répartit au nécessaire. Un second comité s'occupe à placer les enfants malheureux du Haut-Valais dans des familles charitables. 338 enfants trouvent ainsi un asile : 261 dans les districts de langue française et 77 dans divers cantons de la République helvétique (Salamin, pp. 74-76).

des pillages très considérables : seulement en argent massif, sans compter l'argent sonnante, a monté à 16 quintaux⁴⁴. Tous les habitants abandonnèrent leurs maisons et tout ce qu'ils avaient pour fuir l'ennemi qui les menaçait de les perdre ; là où ils en trouvaient, ils leur enfouaient les baïonnettes dans le ventre pour satisfaire à leur cruauté. Ah ! jeux tragiques, quel est le cœur si insensible qu'il n'en soit pas touché ? Car par des rapports certains il est dit que des habitants se trouvant dans quelques maisons, que l'infirmité de leur complexion ou de leur grand âge ne leur permettait pas de se réfugier dans les pays étrangers, se voyant sans ressource entre des mains infâmes et sans âme, pour captiver ces méchants, ils leur offrent avec les mains jointes et les larmes coulant par leurs joues et les sanglots dans le cœur, ils leur offrent, je dis, ce qu'ils avaient de plus exquis. Pas moins ces scélérats indignes, pour récompenser leurs bonnes grâces, ils les égorgaient sans pitié*.

Les années pacifiques du régime helvétique

C'est l'hiver de l'année 1799 que nous avons commencé à rédimier tout fief⁴⁵ : confrérie, cure, communauté, * Fête-Dieu, non qu'il soit par faveur de la constitution, car il l'a été approuvé par l'autorité de l'évêque déjà six ans précédents, signé par un bel acte⁴⁶ de sa part. Quoique vrai est que les non-intéressés s'y opposèrent fortement comme ceux de Luc et Ayer ; nous le rédimâmes malgré de grands obstacles à douze écus le fischelin⁴⁷ de seigle et à 18 le froment. Le partage des dits fiefs, il se fit par tiers⁴⁸ et ensuite par commune auquel chaque commune a exigé à leur nom 124 fischelins de grains. Grimentz a exigé le tout rièrre son terrain le contingent de jadis⁴⁹, de plus encore on a bonifié à la commune de St-Jean quelque cent écus par égalisation. De sorte qu'après de sévères recherches et une calculation pénible et onéreuse* les écus totaux à notre commune ont monté [à] 1296 écus, * auquel nous travaillâmes avec peine la moitié d'un hiver pour savoir en particulier combien chaque individu devait tant en seigle qu'en froment et orge, dont pour ma maison l'ayant payé mixte, a monté à 60 écus pour la rédemption de nos propriétés ; c'est l'avantage et l'avantage que nous osons nous flatter

⁴⁴ Probablement le quintal métrique de 100 kilogrammes. Voir *Annuaire de la Préfecture du Département du Simplon*, Sion, 1813, p. 91.

⁴⁵ Les archives de la bourgeoisie de Grimentz contiennent, sous la cote C 83, une convention datée du 1^{er} décembre 1799 relative au rachat des fiefs. Voir en outre les documents D 62 (4 mai 1792, rachat des dîmes dues à l'évêque), D 63 (22 octobre 1794, pétition pour le rachat des cens de la confrérie du St-Esprit), D 64 (22 novembre 1798, convention pour les incombances des cure et vicariat d'Anniviers et le partage du revenu des Rogations), D 65 et 66. Aux archives d'Anniviers, dans la chapelle du château de Vissoie, voir paquet 27, N° 263, 1800, abolition des censives dues aux confréries et aux communes. Aux archives de la commune de St-Luc, voir D 71, 9 octobre 1799, rachat des redevances de la cure. Voir enfin, AV, fonds Tamini, E. Zufferey, *Le passé du val d'Anniviers* (cité : Zufferey), ms, cahier 32, pp. 39-40 et cahier 33, pp. 1-9.

⁴⁶ Le « bel acte » signé par l'évêque ne semble pas avoir été conservé.

⁴⁷ Reichenbach, p. 240, note 3.

⁴⁸ Sur l'organisation d'Anniviers par tiers, voir Vianin, pp. 184-185.

⁴⁹ L'auteur veut sans doute dire : déjà dit.

d'avoir bien acquitté de notre malheureux temps. Fasse le ciel qu'il soit pour la gloire de Dieu et l'utilité du peuple ! Pour ne rien omettre, il faut observer que cette onéreuse rédemption occasionna une si grande disette d'argent que * nous sommes obligés de nous partager douze écus par communier, ce qui a monté à 996 écus. * Comme aussi l'an 1798, les trois louis que chaque démocrate a été obligé de solder pour frais de guerre, c'est la communauté qu'elle a indemnisé au complet. Craignant le danger évident de sa destruction, on vendait la charge du vin 9 écus⁵⁰. Les détresses et les chertés, suites de la guerre, quand verra-t-on la fin ? De plus pour combler notre malheureux sort, à la fin de février 1800, ils ont détaché une compagnie pour entrer en Anniviers ; mais la saison de la sortie des hommes aux travaux des vignes arrêta leur dessein quoiqu'ils ne le perdirent jamais de vue * (g).

* Ensuite la campagne s'ouvrit et ils portèrent leurs forces du côté d'Italie⁵¹, pour lequel sujet ils obligèrent toutes bêtes à bât à une seconde réquisition pour passer l'artillerie et [la] farine par le Simplon et de là jusqu'à Domodos[sola], par des précipices affreux et par des chemins inaccessibles dont les ponts balançaient à chaque pas, dont la hauteur faisait fermer les yeux à de pauvres infortunés voituriers qui n'étaient point accoutumés à de si horribles chemins ! Dans ce transport on payait le vin 1 bache le verre⁵² ; le pain quotidien était moitié pourri, de nulle valeur. Les longs et pénibles voyages rendaient les montures à la dernière misère faute du manque de soulagement ; à Brigue, ils n'avaient d'autre foin que de celui qui avait été saisonné à la Saint-Martin⁵³. Si on allait pour voiturier jusqu'à Brigue, ils nous faisaient aller jusqu'à 3 ou 4 fois au Domodos[sola], sans avoir d'autre nourriture que les pains mal nourrissants de munition. En vain s'approchait-on du commandant de place pour obtenir la délivrance ; en vain exposait-on mille raisons suffisantes pour améliorer notre sort ; en vain pensait-on à se

g) Le manuscrit A contient ici quelques lignes que Massy a biffées et que nous reproduisons ci-dessous (p. 319) à la note i.

⁵⁰ D'après le prix du setier de vin indiqué par Reichenbach, p. 252, on peut se demander si la « charge » de vin n'est pas un setier (ou brente). En Anniviers, le setier vaudrait 37,5 litres. Il s'agit plutôt ici de deux barreaux d'une capacité de 37 à 45 litres chacun.

⁵¹ Il s'agit de la nouvelle campagne d'Italie qui occasionne un surcroît de misères au Valais. Le transport des munitions de guerre et de bouche pour les armées françaises accable le Valais. Joseph-Augustin de Riedmatten, commissaire du canton du Valais depuis le 9 septembre 1799, s'en rend bien compte. Preuve, entre autres lettres, celle du 30 mai 1800 qu'il adresse au ministre de l'Intérieur : « On traite ce canton comme s'il était en état de siège continu. Tous les hommes, tous les chevaux, tous les mulets, sans parler des réquisitions des grains, des fourrages, des bestiaux, etc., sont en réquisitions pour le service des troupes françaises, sans que je sache que le Valais oriental ait reçu un seul denier d'indemnité » (AV, fonds Augustin de Riedmatten, R 2/1, 96, recto-verso). Dès le mois de juin 1800, les charges qui pèsent sur le Valais diminuent d'intensité, car les troupes françaises, victorieuses à Marengo, déplacent le champ des opérations militaires et mettent le Valais à l'arrière-plan du champ des hostilités. Voir Salamin, pp. 100, 107, 110, 129-130.

⁵² En 1800, le setier ou brente de 45 litres de vin se vendait en moyenne 147 batz (Reichenbach, p. 253), soit un peu plus de 3 batz le litre.

⁵³ Le 11 novembre.

faire relever. Pour toute consolation, ils nous couvraient d'injures et de blasphèmes, de sorte qu'ils faisaient trembler les plus forts. Pour vérité, j'ose le dire, je n'ai jamais vu de ma vie commandant et autres hommes sur terre si furieux et si emportés ; on n'osait pas seulement aller abreuver ses mulets sans gardes. Jusqu'à quand seront-ils dominateurs des nations ? Jusqu'à quand feront-ils gémir les innocents orphelins ? Jusqu'à quand persévéreront-ils dans leur honteux désordre qui favorise les passions, qui corrompt les cœurs les plus fermes, qui porte les germes de la réprobation, qui détruit les semences des vertus et de la religion, qui par des feintes artificieuses se font nommer pour des colonnes de la religion catholique tandis que leurs pensées fondamentales ne tendent qu'à la destruction d'icelles ! Passion enragée, citoyens infâmes, ennemis de la paix, conquérants d'enfer, république fondée sur les plus mauvais principes que la terre renferme dans son sein, révolutionnaires à jamais mémorables, par leur texte falsifié qui a caractérisé et qui caractérise encore les vices de l'incrédulité et de la désolation générale et particulière ! O vous, Français, qui autrefois étiez si florissants et si doués de sublimes vertus dans la religion ! C'est du royaume de France que sortirent les plus beaux auteurs des livres sacrés qui se sont répandus avec fruit et profusion par toute la terre. Peuple perfide et ingrat, qu'êtes-vous devenu ? Vous avez changé vos lumières en ténèbres les plus épaisses. Quels sont vos raisonnements les plus communs et familiers que jurements et blasphèmes, imprécations et malédictions, reniement de Dieu et de ses saints ? Profanateurs des choses les plus sacrées et les plus saintes, tout y est exposé à leurs mains sacrilèges. J'avoue aussi que par leurs méchancetés ils ont procuré des occasions favorables aux vrais serviteurs de Dieu en leur faisant souffrir des maux incalculables, en les obligeant par leur fausse doctrine à se réfugier dans les pays étrangers comme de pauvres bannis et exilés de leur pays et demeure, sans savoir où se mettre à couvert et sans savoir où trouver le pain quotidien de nécessité indispensable, grâce à la divine Providence, qui les a ainsi conduits en leur donnant l'aliment nécessaire à leur corps. D'autre part, combien qui ont souffert le martyre, combien qui ont été sous les échafauds, combien qui ont été guillotisés et passés au fil de l'épée, dont la Saône⁵⁴ a été teinte de leur sang ! Paris, ville infâme, c'est toi qui as été l'instrument exécration de la destruction et la dépravation de ceux qui possédaient la religion catholique, apostolique et romaine. Oui, c'est de toi, qu'on n'y peut y penser qu'en gémissant, que sortit cette fausse doctrine qui a corrompu tant de cœurs et séduit tant d'âmes. C'est de toi que sortit tant d'écrits séduisants, d'arrêtés, de décrets, contre la religion la plus sainte et la plus auguste établie sur les fondements inébranlables de la vérité infailible. A quoi aboutissent les sans⁵⁵ de votre origine, qu'à la destruction d'icelle, tandis que vous osez prétendre et intimider les peuples qu'elle n'est point attaquée, qu'on [ne] fait que réformer les abus. Erreurs mensongères, prétextes aveuglants ! Vous qui prétendez oser remédier au mal, vous qui par vos feintes artificieuses portez les coups de la mort à l'âme * !

⁵⁴ Saône : allusion aux massacres qui eurent lieu à Lyon, en 1793, à l'époque du gouvernement de la Convention.

⁵⁵ S'agit-il du mot : gens ou sens ?

Pour venir (*h*) à l'accomplissement du principe que proposait celui qui a composé avec obscurité cet assemblage de maux et de calamités qu'a suscitées la nation française, je parlerai encore des troupes immenses et formidables qui ont passé le Grand St-Bernard et du transport d'artillerie et [d']autres espèces servant aux guerres et à l'entretien militaire. Par conséquent, pour les dits transports on obligea la vallée à fournir le nombre de 100 hommes et cela pour dix jours, auxquels ils supportèrent des charges très pesantes, et aux uns insupportables même, car les tristes expériences ne me font hélas que trop hasarder de dire que plusieurs furent estropiés pour leur vie et d'autres finirent leur vie avant que d'achever l'ouvrage à cause des pesanteurs énormes dont on les chargeait, comme aussi pressés par la soif obligeant les pauvres porteurs tout fumant de sueur et de fatigue de se désaltérer avec trop de précipitation dans l'eau froide, ennemie de la santé. Tel a été pour la plupart le commencement de leur perte : ils ont avalé le poison en avalant l'eau en mauvaise disposition. Ce qu'il y avait de meilleur, c'est que ces transports ont été payés par Bonaparte qui passa lui-même avec son armée ; ça a été l'unique ouvrage qui a été indemnisé depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin ; ils la méritaient bien, cette paye, puisqu'il fallait porter des chariots doubles trois lieues de chemin par des chemins pénibles et mal arrangés.

C'est en quoi ceci s'est terminé le printemps de l'année 1800, lequel, après avoir vécu en repos et tranquillité quelques mois, il survint un ordre des autorités qui obligea toutes les voitures et montures sans exception, et sur de rudes peines, celui qui négligera de se rendre sur la place de campagne de Tourtemagne pour prendre des munitions qui devaient être transportées jusqu'à Zurich. Nous nous rendîmes par obéissance le premier de décembre 1800, les districts [de] Sierre et [de] Loèche. L'an ci-dessus mentionné, il arriva ici le 12 avril 40 soldats avec une férocité épouvantable, lesquels ils sont restés ici en Grimentz l'espace d'un mois de temps (*i*) ; on les a

h) Add., B, p. 8 : « La nation française n'était pas encore rassasiée de poursuivre ses conquêtes ».

i) Nous donnons ici copie de la seconde version de ces événements telle que Massy l'a écrite puis biffée dans le manuscrit A : « A cause que des émigrés vallicoles, ils se servaient de ce passage derain [d'Hérens ?] pour donner des lueurs d'espérance que leur ambition leur inspirait et dont la conséquence occasionna les Français à s'emparer du prétendu passage auquel, sans contradiction, ils entrèrent à notre insu dans la vallée le 12 avril 1800 au nombre de 44 soldats ou sergents, dont 40 montèrent en Grimentz, hélas tout effrayé, dans des coins si reculés de voir des militaires à la plus vive démonstration et fierté ; surtout quand il fut question de les caserner, ils crièrent tout d'unanime voix haute qu'ils aimeraient mieux être au bivouac que d'être casernés, enfin avec des menaces effroyables qu'ils incendieraient le village, qu'ils nous le paieront au double ; et malgré tous leurs efforts on les força malgré eux. Au moment de leur arrivée, ils établirent l'avant-poste y Flasse. Il est à observer que les commandants et sergents, on a été obligé de les loger chez les particuliers, auquel ils nous obligèrent seulement pour les commandants et sergents de fournir tous les jours 2 quarterons de vin et 1 de lait et lard et viande salée, aussi du beurre et légumes pendant un mois de temps ; de plus, ils eurent de diverses conférences entre ceux qui étaient ici et à Vissoie, lequel pour la première fois qu'ils firent ils nous obligèrent de leur fournir pour la journée du 22 avril 1807 [sic, pour 1800] quarterons de vin, 1 cabri, 7 livres de viande de veau, enfin mouton et du lard. Ce qui fait à remarquer qu'ils expédièrent tout cela entre 4 ou 5 ; entre autres fournitures, ils nous obligèrent à leur fournir 6 quarterons de lait par jour, 1 fichelin de pommes de terre, etc. »

casernés et [on a] fourni tous les jours 6 quarterons⁵⁶ de lait et des fois 8 et 2 de vin et enfin pommes de terre 3 fichelins par jour, comme aussi plusieurs livres de fromage et quantité de pain, de plus sel et bois nécessaire, etc. ; ils firent la garde y Flasse⁵⁷ pour que personne ne se hasardât de passer de ce côté-là, pas même les chèvres voulant faire chèvrerie au moment elles furent arrêtées et ils nous obligèrent à les conduire sur leurs pas sur peine d'être privés de les posséder ; pour pouvoir jouir de notre privilège, nous avons été obligés de nous adresser au commandant, ce que nous n'obtinmes qu'avec grand peine (j) ! Pour finir l'assemblage des maux qui ont résulté parmi nous dans ce temps malheureux, je démontrerai la journée du 22 d'avril 1800 : j'ai observé avec mes propres yeux la dépense onéreuse considérable mentionnée ci-après : notation des effets tant en enrais qu'autres espèces livrée par ordre du sergent Feval, occasionnés par une conférence entre le commandant et sergent cantonnés en Anniviers : 7 quarterons de vin, eau-de-vie, un cabri, 7 livres de viande, des veaux, passé 3 livres de lard et du mouton et du lait ; la dépense de ce cantonnement, elle est incalculable. Fasse le ciel nous en tenir compte...

Ensuite, l'an 1801 n'a point de considérable sauf continuellement loger les troupes et sujets au transport et battre les chemins du Simplon. Ce qu'il y avait de plus inquiétant c'était que la France voulait s'emparer du Valais⁵⁸ à cause de la route qui leur est d'une grande utilité (k). * Après qu'ils eurent lambiné et projeté considérablement sur notre situation, nous pauvres infortunées victimes du projet lambination, nous avons eu tout le temps de nous défendre et d'arrêter cette pierre d'achoppement qui allait nous désunir, contre notre gré, du grand corps de l'Hélvétie si longtemps étroitement uni. Mais à la force rien ne résiste, et le faible, plus il travaille et plus il se fait connaître faible. Au contraire, les forts et les puissants, plus ils travaillent, plus ils font de conquêtes, plus ils acquièrent de gloire, plus leur nom devient célèbre de sorte qu'ils portent la terreur partout. Le faible en envisageant de deux côtés, qu'a-t-il à se représenter ? Veut-il se mettre en parallèle avec celui qui triomphe de tout ? Non *, le Valais, il ne résiste point à la force

j) Add. et Mod., B, p. 9 : « Les misères n'ont pas pris fin, car le 12 avril à notre insu arriva ici en Grimentz 40 soldats avec une férocité accoutumée. Ils sont restés quatre semaines à nos frais ; on les a casernés ; ils firent la garde y Flasse afin que personne [ne] se hasardât de passer là, pas même les chèvres, voulant le[s] mettre en campagne, nous fûmes obligés de nous adresser au commandant, ce que nous [n']obtinmes qu'avec peine. Notation de l'an 1801... ».

k) Add., B, p. 9 : « à cause de cette nouvelle route qu'elle leur était facultative ».

⁵⁶ Le quarteron vaut probablement un quart de fichelin, soit environ 7,5 litres selon la valeur du fichelin de Sion. Voir *Loi sur l'uniformité des poids et mesures*, du 15 décembre 1824, dans *Recueil des lois, décrets et arrêtés de la République et canton du Valais*, t. IV, Sion, 1887, pp. 58-61. Il faut noter que les fichelins et les quarterons étaient plutôt des mesures de substances sèches. L'auteur signale ici l'emploi du fichelin pour les mesures de pommes de terre. Le terme quarteron s'emploie encore chez les Anniviards pour les liquides.

⁵⁷ Les Flaches, lieu-dit au-dessus de Grimentz, aux environs du torrent de la Frintse.

⁵⁸ Sur le désir du Directoire français de s'emparer du Valais, voir Salamin, pp. 132-155 et 188-219.

mais il prend toutes les mesures possibles : il conjure, il supplie, il fait nombre de députations de tous côtés jusque même à Paris. Cela a passé et rien de décidé.

Sous l'occupation du général Turreau

Après plusieurs invitations, nous arrivâmes à la fin de l'année 1801 à laquelle des annonces se font entendre qu'il doit arriver dans notre ville capitale le citoyen Toureux⁵⁹, général, ce moment commandant le Valais. A son arrivée, il se fait préparer les châteaux (*I*) les plus propres et le plus à sa portée, et il les fit en même temps orner de tout ce que son ambition lui inspirait pour contenter son luxe et sa vanité. Ensuite, il porta d'abord un arrêté que tous les bois des forêts étaient en réquisition à lui⁶⁰ ; il se montra d'abord avec un esprit de fureur et de force ; il emmena avec lui mille hommes où il les distribua par district ; de suite il fit publier par toutes les paroisses à se déterminer chacun en particulier, savoir celui qui voudrait être citoyen français ou suisse ; on se hâta de répondre d'unanime voix que, s'il s'agissait de choisir l'un et rejeter l'autre, la réponse est comme il s'ensuit : nous voulons être ce que nous sommes et ce que nous avons été avec attachement et fidélité, liés d'une étroite amitié à nos frères helvétiques, pour que le serment prononcé par nos pères ne soit point violé, dans l'alliance faite l'an 1332⁶¹, 1798, renouvelée l'an 1798 auquel nous avons généralement été tenus à faire serment d'être fidèles à la nation helvétique⁶² en renonçant à toutes autres puissances quelconques, à tout ce qui se nomme vieux régime, par une fête civique générale⁶³, se fait entendre par les sons de canons. Nonobstant de cela, ce furieux général déjà dit, il mit tout en œuvre pour violer ce serment. Quand il vit que le peuple n'était nullement porté à sa faveur, il employa les promesses et les flatteries en promettant qu'on ne payerait pas de contribution de longtemps. Il voulut faire publier à Monseigneur l'évêque qu'il était très bon catholique, que pourvu le reconnaître lui comme maître du Valais et les autorités par lui construites, nommément [le] citoyen Pitier, il le nomma préfet national⁶⁴, Georges Raux, sous-préfet du district de Sierre et de Loèche, parce qu'il ne s'en trouva pas d'autres pour fonctionner⁶⁵ ; il fut obligé d'user de violence pour trouver

1) Mod. : au singulier dans le manuscrit B.

⁵⁹ Louis-Marie Turreau de Carambouvill (1756-1816).

⁶⁰ Arrêté inconnu.

⁶¹ Date douteuse. L'auteur veut peut-être faire allusion à l'alliance temporaire de l'évêque Henri de Rarogne avec Berne en 1252 ; les premiers traités de combourgeoisie du Valais avec les Waldstätten sont de 1403 et de 1416-1417.

⁶² La prestation du serment civique en Valais eut lieu le 23 août et le 21 octobre 1798. Il y aurait eu 15126 citoyens assermentés dans les 12 districts. Voir Salamin, pp. 34-41.

⁶³ La fête civique eut lieu le premier jour de la prestation du serment civique, soit le 23 août 1798.

⁶⁴ Joseph-Louis Pittier fut nommé préfet national le 23 janvier 1802.

⁶⁵ Georges Roux fut nommé sous-préfet du district de Sierre le 6 février 1802. La sous-préfecture de Loèche lui fut attribuée durant le mois de mars 1802.

des membres pour la municipalité. Par conséquent, il faut observer que les membres construits par les autorités helvétiques, il les a tous destitués (*m*), * c'est-à-dire ceux qui ont refusé de fonctionner à son nom. Il destitua premièrement le préfet national de Rivaz ⁶⁶; il s'empara des argents des contributions ⁶⁷; ensuite il destitua les sous-préfets, les juges du canton ⁶⁸, les juges des districts ayant sous-agent, pour attirer par ce moyen-là de nouveaux fonctionnaires, mais inutilement *. Les peuples avaient trop souffert de la part de la France pour s'abandonner à elle de propos délibéré; le proverbe dit que l'enfant brûlé craint le feu: * car les plaies qu'ils ont faites au siècle présent saigneront jusqu'aux siècles futurs; la terre même en a regorgé les sangs des victimes; qu'ils ont voulu se servir du bien pour vaincre le mal! L'art de parler m'est trop imbécile pour faire le dénombrement des maux et des calamités que cette infortunée nation a élargis et ensemencés par toute la terre; l'univers entier a été dans la consternation. Tel est le sort des choses humaines d'être sujet à de continuelles vicissitudes qui rendent faible l'homme le plus fort * (*n*).

Pour arriver au bout que je me suis déterminé, il faut que je rapporte le récit de l'empressement que le peuple avait de rester Suisse. Donc pour faire connaître sa façon de penser et insister auprès du gouvernement pour obtenir du secours à cette fin, 9 députés par district se transportèrent près du Directoire à Berne ⁶⁹, auquel par après le général Turreau, instruit de ces démarches, irrité et mécontent de la conduite que les Valaisans tenaient pour se soustraire à ses ordres, il vengea les dits députés en leur envoyant à leurs frais jusqu'à 4 à 6 soldats ⁷⁰; et rien encore qui ne pèse plus sur le cœur des hommes que la contribution exigée par le général Turreau. Il nous obligea à payer tous les mois contribution après contribution ⁷¹. Car pour foi de vérité la triste expérience me fait annoter que depuis le 9 d'avril 1802 (*o*) jusqu'au 4 d'août, le district, nous avons payé en argent sonnait 1100 louis d'or, point compris les grains ni la viande ni le logement, qui depuis les temps prémentionnés nous avons toujours eu une et deux et jusqu'à 3 com-

m) Add., B, p. 10: « ... destitués pour attirer par là de nouveaux fonctionnaires ».

n) Le passage entre astérisques se réduit, dans B, p. 10, à la phrase suivante: « L'art de parler m'est trop imbécile pour citer sur ce papier les maux et les désastres qu'a occasionnés cette nation infâme ».

o) Mod., B, p. 11: « depuis le 20 d'avril... »

⁶⁶ Le 23 janvier 1802.

⁶⁷ Le 25 décembre 1801 Turreau fit enlever la caisse du receveur cantonal.

⁶⁸ La destitution des sous-préfets de Loèche, de Sion, de Sembrancher, de Martigny, de St-Maurice et de Monthey eut lieu le 31 janvier 1802; celle du sous-préfet de Sierre, au début du mois de février 1802. — C'est Joseph-Louis Pittier qui destitua le tribunal cantonal le 26 avril 1802. Turreau le réhabilita le 7 mai.

⁶⁹ Il s'agit de la protestation de fidélité au régime helvétique que, le 27 février 1802, 74 communes valaisannes présentèrent au gouvernement helvétique. Le 1^{er} mars, six communes de l'Entremont adhèrent à cette protestation.

⁷⁰ L'irritation de Turreau se manifesta par son arrêté du 21 mars 1802 qui plaçait sous surveillance, à Sion, 26 personnes dont la plupart s'étaient rendues à Berne.

⁷¹ Il s'agit de la première contribution extraordinaire, levée par Turreau, le 25 mars 1802.

pagnies à nos frais, grains et viande, etc., et cela pour la plus grande raison parce que nous ne voulons pas donner notre soumission à reconnaître les autorités construites par Turreau ! Jamais on n'a vu dans la vie lambination pareille, de sorte que les hommes les plus sages, ils ne s'entendent plus ! On est devenu jusqu'à un tel point de désespoir que l'espérance palpait et elle s'allait éteindre si un flambeau de lumière ne s'était pas fait apercevoir pour ranimer les faibles et soutenir les forts. J'accuse mon imbécillité d'être un obstacle pour pouvoir développer avec quel soin, avec quelle vivacité remplie de vigilance et d'héroïsme, dont nos inébranlables chefs ont soutenu pendant un si long espace de temps, sans épargner ni argent, ni peine, ni fatigue, abandonné toute nécessité particulière, soin et conduite de famille, ouvrage pressant du temps de la moisson dans les plus beaux précieux jours de la récolte ; en abandonnant ainsi, comme je viens de l'exprimer, ne pourrait-on pas dire avec franchise que nos intrépides chefs préposés seront à jamais l'exemple profondément gravé jusqu'aux siècles les plus reculés et la mémoire de leur bravoure restera comme empreinte dans les cœurs des hommes sensibles ! C'est dans ces jours, au seizième d'août 1802 que s'est terminée la tyrannie du tyran Turreau⁷² ; c'est en ce moment que de toutes parts on entendait les acclamations les plus allégressantes, * les actions de grâce et d'honneur et de gloire étaient justement dues à l'Être suprême de ce qu'Il permet que les peuples soient désolés et opprimés pour nous faire mériter quelques degrés de grâce et de faveur comme aussi pour nous faire admirer la grandeur de son existence et la faiblesse de notre nature *. Des cris de vive notre constitution, vive notre indépendance, malgré toute la rage des Jacobins, qui n'ont rien omis pour persuader le peuple de l'inutilité des efforts que l'on faisait pour nous préserver de la réunion à la France, qui par leurs menaces et leurs promesses, ils en ont fait succomber une partie des plus lâches (p). * Pour l'honneur et l'avantage de notre aimable patrie, le nombre de ceux qui ont fait ce malheureux choix sont dans notre dizain la commune de Lens et Icogne, Granges, presque tout Chalais⁷³. Anniviers, il se distingua d'une manière toute particulière *. Parmi un si grand peuple il ne s'en trouva que quelques individus qui eurent la lâche complaisance de se jeter à bras ouverts à la nation française. Ennemis jurés de la patrie, traîtres et barbares à vous-mêmes et à vos enfants, hommes insensibles et aveugles pour ne point connaître le mal irréparable dont vous en auriez été l'auteur si vous aviez été assez forts ! Mais grâce à la Providence divine qui a su borner votre infortuné intérêt ! Quoi, tandis que l'autre parti prie et soupire après notre délivrance, qu'il court tant de nuit que de jour, rien n'est épargné, contribution après contribution, jusque même à l'épuisement de nos forces, c'est-à-dire que cela fut cause que la disette d'argent fut générale,

p) Add., B, p. 12 : « ... qui, par leurs discours empoisonnés, ils en ont fait succomber par-ci, par-là ».

⁷² Peut-être est-ce ce jour-là que l'on apprit à Grimentz la proclamation que Charles Müller-Friedberg avait publiée à Sion, le 12 août 1802 ? Celle-ci fixait au 18 août la convocation des assemblées primaires, au 23, celle des assemblées électorales et au 26, celle de la diète valaisanne.

⁷³ Voir Salamin, pp. 183-185.

que jamais de la vie on n'a vu de disette semblable : véritablement que notre pays a misérablement ressenti le théâtre de la guerre ! Car, selon la proclamation du citoyen Mangourit, défendu (*q*) sur peine d'exécution militaire de garder plus de 6 cruches en sa poche, quelconque puisse être et de quelque qualité, or, argenterie ; tout a été employé pour payer les frais de guerre et autres, mais la disette ne fut pas si vaste et si ruineuse comme celle que je viens d'exprimer.

Sous la République indépendante

C'est l'année 1802 que la nouvelle constitution a été formée et signée par Bonaparte à Paris, par une députation à ce sujet comme aussi pour action de grâces de ce qu'il a daigné nous accorder l'effet de nos demandes ⁷⁴. C'est à ce grand homme, premier consul, à qui nous devons la plus vive reconnaissance, car le bienfait reçu de sa main libérale est mémorable et gravé dans le souvenir des siècles futurs ; puisque c'est de lui que nous avons obtenu d'être une république particulière, libre.

De suite, je dois notifier les nouvelles de l'année 1803. Le récit est abrégé : les plus grandes agitations sont passées sauf cependant que nous avons eu depuis les Rois jusqu'au sixième de mai 3 et jusqu'à 4 compagnies au dizain, qu'on a été obligé de faire la garde dehors, que celui qui avait nom de soldat se nommait voleur ! Dans cette année, je dois encore une fois démontrer avec indignation et frémissement le progrès qu'a enfanté et ensemené cette prétendue liberté, qui a pris sa source en France au siècle passé, qui de suite s'est répandue comme un torrent inondé parmi les enfants de l'Europe (*r*). Je veux dire que nos forains, qui possèdent les montagnes dans la vallée, se sont servis de ce nom prétendu pour chercher des moyens d'affranchir leurs montagnes ⁷⁵. Ils ont tenté procès contre nous ; la vallée, elle

q) Add. et Mod., B, p. 12 : « ...épuisent leurs forces et leurs santés et Dieu a couronné leurs efforts. Avant que de passer plus en avant, il faut que je manifeste qu'à la fin du règne de l'oppresseur Turreau, le Valais se vit au comble de manque d'argent. On n'a jamais vu de disette pareille quoique, à la vérité, selon la proclamation du général Mangourit, il a défendu... ».

r) Le texte B contient ici, en résumé, les imprécations de la p. 318 ci-dessus.

⁷⁴ Seuls les quatre premiers articles sont de Bonaparte. Ils sont datés du 16 mai. La rédaction des autres articles fut confiée à Verninac, ministre de France en Suisse. Telle fut la volonté de Bonaparte : « Le reste de la constitution m'est assez indifférent ; donnez carte blanche au citoyen Verninac pour l'arranger comme il conviendra aux Valaisans ». Cf. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. VII, pp. 464-465, N° 6086, Bonaparte à Talleyrand, du 26 floréal (16 mai).

⁷⁵ Sur les alpages appartenant, en Anniviers, à des consortages de Salquenens, de Grimisuat et à des particuliers, voir G. Ghika, *Les statuts de la « commune » de Zinal en 1571*, dans *Ann. Val.*, 1954, pp. 221-222, note 56. Ces forains étaient en contestations continuelles avec les Anniviards. Toutefois les archives d'Anniviers ne possèdent pas de traces de ce procès de 1803. Il n'est cependant pas exclu qu'il ait eu lieu car les archives de Vissoie présentent des lacunes assez considérables pour cette période. V. aussi nos notes N°s 106 et 108 ci-après.

était divisée ; des particuliers même se sont déclarés contre nous, tous les chefs nous ont abandonnés à la réserve de M. le Révérend Tabin ⁷⁶, qui depuis Berne nous a fait parvenir des indices et conseils pour nous soutenir et nous encourager à vaincre les usurpateurs de nos droits, qui n'ont rien négligé des moyens de nous faire succomber. Ils ont eu la témérité de nous appeler des spoliateurs. Ils nous firent manger plus de 271 écus et batz 15, qui cependant malgré la tyrannie de nos adversaires, malgré la sagesse de leur esprit — car ils avaient M. de Courten ⁷⁷ pour leur avocat — ils nous ont contumés jusqu'à trois fois ; mais par l'influence de notre avocat, qui était le grand bailli Augustini, nous avons surmonté toutes ces difficultés, qui cependant il nous coûta cher pour confondre ces contumaces faute de n'avoir pas comparu au commencement. Plusieurs disaient : « qu'ils viennent nous chasser dehors » ; illusion grossière, prétention mal fondée ! A une justice faut obéir. Cette loi est infaillible. Ne nous égarons pas ! Louange, honneur et gloire soient rendus à Celui qui a soutenu le faible au milieu des plus grands dangers et que la mémoire des hommes de bonne volonté fleurisse et s'amplifie dans le temps et soit récompensée dans l'éternité (s).

Les hommes se donnent des fatigues mal placées, la perversité des hommes attire la malédiction de Dieu sur eux. Il ne s'accomplit que trop à la lettre l'auteur qui déclare que, tandis que l'homme est sur la terre, il n'est jamais exempt de tentations et de tribulations, misères et calamités ! L'homme à la vérité ne cherche que trop souvent à se tourmenter lui-même. Les uns des procès succèdent à l'autre. Nous ayant comme jadis nos forains attaqués, mais grâce à la Providence [cela] ne se termina qu'à leur désavantage.

Pour revenir à mon principe ci-devant allégué que l'homme n'est jamais en paix : entre 1804 et 1805 ceux du louable tiers de Luc nous firent conster ⁷⁸ qu'ils désiraient ériger une nouvelle cure chez eux pour leur satisfaction propre (t). Je ne m'applique pas à faire paraître sur ce papier mémorial les raisons et les motifs qui les ont engagés à l'érection ; il me suffit de dire que nous nous opposâmes d'abord, considérant le fardeau pesant qui redondait sur les deux autres tiers de manière que nous n'avons pas pu convenir :

s) Le texte B, p. 14, résume ainsi ce procès : « Dans cette page, je trouve un grand procès des montagnes foraines, qui a coûté à Anniviers 271 écus et 15 batz. Nous l'avons emporté. Maintenant les montagnes sont rendues libres. Je ne donnerai plus aucun détail ».

t) Le texte B, pp. 14-15 abrège ainsi ce paragraphe : « Je terminerai donc par dire que l'homme est sur la terre ; il n'est jamais exempt des tentations et des tribulations. L'homme, à la vérité, il [ne] se tourmente que trop souvent lui-même. Les uns des procès succèdent aux autres entre 1804 et 1805 ; la commune de Luc nous fit conster qu'ils désiraient d'ériger une nouvelle cure chez eux pour leur satisfaction personnelle ».

⁷⁶ Sans doute Mathias-Alexandre Tabin, député au Grand Conseil helvétique, métral et commissaire national d'Anniviers en 1798, président du dizain de Sierre en 1806. Que faisait-il à Berne à cette époque-là ?

⁷⁷ Sans doute Joseph-Maurice de Courten (1750-1820), docteur en théologie, chanoine 1779, vicaire général 1784-1791, curé de Viège de 1791 à sa mort (Tamini, p. 436) ; il exerçait simultanément le métier d'avocat et de curé de Viège : A.-J. de Rivaz, *Mémoires manuscrits*, AV, Rz 63 bis, pp. 73-74.

⁷⁸ Sur ce procès, voir Zufferey, cahier 33, pp. 31-40 et cahier 34, pp. 1-9.

nous avons plaidé et disputé et trimagé jusqu'à 1806, lequel grâces soient rendues aux non-intéressés qui se sont donné la peine de faire parvenir aux parties litigieuses une pacification de paix, ce qui a été accepté.

Dans ce temps et ces circonstances, nous avions quelque projet de bâtir à Vissoie une nouvelle église⁷⁹ que son illustre Révérence M. le surveillant Martin⁸⁰, pour lors notre zélé pasteur, a fait tout son possible pour nous animer et nous encourager à bâtir un temple à l'honneur et à la gloire de l'Être suprême, pour Lui faire une demeure digne de Lui ; mais ses efforts et son empressement héroïque n'eurent aucun effet, quoiqu'il s'est offert d'abord au commencement de faire un sacrifice de cent écus et tous ses soins et fatigues et tout ce qui aurait dépendu de lui. Mais sa digne Révérence prenant le parti de Luc, nous étant instruits de la préférence qu'il faisait, nous n'eûmes plus de confiance ni d'attachement : ce qu'il a prévu de lui-même : il quitta la paroisse de Vissoie pour s'aller placer dans celle de Luc, auquel il fut remplacé par sa digne Révérence M. Gilliet⁸¹, [qui] rempli aussi de zèle et de ferveur et de vivacité, mit tout en œuvre pour inster et solliciter ses brebis à vouloir condescendre à mettre la main à l'œuvre en disant : « Les autorités nous obligent ; vous l'avez pour ainsi dire promis ; je m'offre et vous promets que je paierai la main des maçons avec l'assistance de mains libérales ». Etant convaincu que Dieu ne laisse rien sans récompenser tous les moments employés pour l'honneur et la gloire de son nom, notre tiers a d'abord consenti et les autres ont suivi peu à peu, les uns en grondant et murmurant contre ce que nous avons commencé. Car j'annote que le bois du premier chaufour⁸² a été coupé par notre tiers l'an 1807 ; de suite on a commencé à préparer des pierres et autres. M. le capitaine de Lovina⁸³ nous dressa un plan sur lequel on a fondé et presque en tout suivi. Le printemps de l'an 1808, ayant creusé le fondement à la profondeur de trois toises (u) du couchant, on y a enfoncé des rocs qui étaient surprenants. Mais Dieu qui prend plaisir avec ceux qui travaillent pour son honneur et sa gloire proportionnait et donnait la force et la vivacité selon les besoins qu'Il prévoit qu'on est exposé. Nous avons fait trois grands chaufours au lieu dit pierre lusenta⁸⁴ ;

u) Mod., B, p. 16 : « 18 pieds ».

⁷⁹ Tamini (p. 321) donne la date de 1808. — Zufferey, cahier 34, pp. 9-11.

⁸⁰ Jean-Benoît-Antoine Martin, de St-Luc (1756-1826), assistant à Vissoie 1785, vicaire de Vissoie 1792, curé-doyen de Vissoie 1794, curé de St-Luc 1806, curé de Chalais 1815 (Tamini, p. 471).

⁸¹ Thomas-Etienne Gilliet, d'Anniviers (1778-1847), professeur à Sion 1802, curé de Vercorin 1803, curé de Chalais 1805, curé de Vissoie 1807, chanoine de Sion titulaire 1812, curé de Saxon 1817, curé de Törbel 1819, curé de Bramois 1840 (Tamini, p. 454). *Ibidem*, p. 324, on l'appelle Th.-Et. Julliet ; le texte B, p. 16, le nomme Thomas Julliet. Cf., avec quelques variantes dans les dates et additions : F. Schmid, *Verzeichnis von Priestern aus dem deutschen Wallis*, dans *Blätter aus der Walliser Geschichte*, t. 2, Sion, 1901, p. 255, N° 710 (Thomas Stephan Gilliet).

⁸² Chaufour : le four à chaux.

⁸³ C'est probablement Joseph-Théodule de Lovina, né en 1751, qui fut officier en Espagne ; il épousa une Zurkirchen ; communication de M. Albert de Wolff.

⁸⁴ Voir Marc-R. Sauter, *Préhistoire du Valais des origines aux temps mérovingiens*, dans *Vallesia*, t. V, Sion, 1950, p. 151, Vissoie, Pirra Louzenta, pierre à glissade.

[ceci] nous favorisa beaucoup que nous trouvâmes les sables tout à l'entour de l'église, les pierres, en la Vulpillierre, d'une très bonne qualité, * toute l'église voûtée à tuf ; nous avons mené un nombre incalculable de charges d'ardoises de la montagne de Tourant⁸⁵ pour couvrir le rebord de l'église ; mais après qu'elles furent placées, on fut obligé de les enlever faute que les maçons n'ont pas donné assez de pente *. Nous avons fourni plus d'un millier de planches pendant trois années, celui qui a pu ou voulu ; l'ouvrage des dimanches et des fêtes n'a pas discontinué⁸⁶ ; notre commune, elle n'a cessé de toute la bâtisse de livrer à chaque communier dimanches et fêtes et jours ouvriers un pot de vin⁸⁷ ; * nous avons livré aux marchands pour fers, poudres et cordes passé 776 écus ; aux maçons, aux maîtres, 13 baches par jour et 10 et 11 de plus à un chacun (journallement un pot de vin de manière que le total en argent a porté 3181 écus). Mais par le moyen de collecte on a fait pour 1000 écus en enrais *. Les journées des jours d'œuvre par tête et par feu jusqu'aux enfants de la mamelle sont inannotables (v) ; ce qu'il y a de plus remarquable de tout, c'est-à-dire jusqu'aux orgues, on a tout payé les bonnes-mains sauf quelque peu l'église et quelques collectes faites dans l'enceinte de la paroisse, mais il sera toujours vrai de dire qu'en argent on [n']a contribué ni par tête ni par feu. Qu'honneur, louange et gloire soient rendus à l'auteur souverain et suprême qui a donné inspiration aux uns et la largesse aux autres, de ce qu'Il a orné de force et de zèle et de bonne volonté pour achever complètement cet édifice spirituel consacré à l'Eternel par son ministre, le Révérendissime évêque Preux⁸⁸, au commencement de septembre 1809.

* De suite, pour continuer la marche que je me suis proposée en 1799, je commence par annoter les démarches et le succès peu satisfaisants pour les pauvres Valaisans, qui fait d'un peuple libre et souverain un peuple sujet et taillable destitué de sa souveraineté naturelle, pour être réduit en servitude et dominé par des puissances pour nous jusqu'ici étrangères ; mais la faiblesse, il faut qu'elle respecte la force. Dieu a inspiré ou a dit que toute autorité venait de Lui⁸⁹, et que c'était Lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre ; et d'ailleurs c'est notre relâchement dans le motif de religion, peu de ferveur dans le service de Dieu, trop lâches à remplir le devoir de chrétien, trop refroidis à l'égard du prochain et tant d'autres négligences encore ont attiré sur nos têtes les calamités amères que la coupe de Babylone⁹⁰ va verser sur nous. Mais pour moi, dans la situation des choses, je rends au

v) Add., B, p. 17 : « La voûte, elle est faite avec des pierres de tuf qu'on est allé chercher en la Comba ». — Dans le texte A, après 3181 écus, l'auteur a biffé : « sans les orgues 4000 écus ».

⁸⁵ En la Vulpillierre, probablement carrière près de Pirra Louzenta. — Tourant, il s'agit probablement de la Montagne de Torrent.

⁸⁶ L'Eglise catholique autorise le travail les jours chômés pour la construction des églises.

⁸⁷ Le pot vaut 1,5 litre.

⁸⁸ Joseph-Xavier Preux, évêque de Sion 1807-1817.

⁸⁹ Allusion à *Non est enim potestas nisi a Deo* (Rom., 13, 1).

⁹⁰ Allusion probable à *Apoc.*, 16-18, ou à *Jérém.*, 51, 7.

Seigneur action de grâces de ce qu'Il permet que nous soyons opprimés et affligés en cette vie pour nous faire mériter un jour la récompense de nos souffrances * (w).

Sous le Département du Simplon

Il arriva au courant d'août 1810 une invitation de l'autorité de Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, auquel dans cette invitation fut comprise Son Illustrissime Grandeur, MM. Son Excellence de Sépibus, ci-devant grand bailli de la république, M. Taffiner, de Conches, M. Maurice de Courten, de Sierre, M. de Riedmatten, de Sion, M. de Rivaz, de St-Maurice, M. Pittier, à se rendre ai-je [dit] dans la huitaine à Paris⁹¹, sans savoir, ni les raisons ni les motifs pour lesquels ils étaient appelés. Ils se sont déterminés aveuglément à marcher par obéissance au jour fixé ! Au courant de novembre de la dite année, nous reçûmes un décret et [une] décision de l'autorité impériale que nous sommes déclarés Français⁹² ! Concevez, postérité future, quels ont été alors nos ressentiments ; nous qui, pendant plusieurs siècles passés, avons joui et possédé notre liberté et souveraineté entière et absolue sans qu'aucune autre puissance n'osât faire paraître le moindre trait de supériorité ! Mais le passé n'est plus à venir ; l'avenir n'est pas à nous. Tout ce qui nous console, [c'est] qu'on nous promet selon le décret déjà dit que la religion existerait dans son intégrité sans déroger dans aucun article (x). Quelle consolation pour nous ! Fasse le ciel que nous puissions vivre et mourir dans la même !

Il s'ensuit que plus on s'avance dans le temps, plus se vérifie le proverbe des anciens que ce qui jamais n'est arrivé arrive ; car au courant de mars 1811, nous avons été obligés d'enregistrer tous nos biens de quelque nature qu'ils fussent, foncière et mobilière, pour payer sans doute les contributions⁹³.

w) Add., B, p. 17 : « Nous nous voyons encore une fois assoupis par des nouvelles alarmantes ; les forts commandent ; le faible obéit ».

x) Add., B, p. 18 : « Nous sommes entre l'espérance et la crainte ; dis-moi qui tu fréquentes ».

⁹¹ Au début du mois d'août 1810, Mgr l'évêque de Sion (v. note 88 ci-dessus), Léopold de Sépibus (1759-1832), Jean-François Taffiner (1756-1844), Maurice de Courten (1781-1847), Pierre-Joseph de Riedmatten (1744-1812), Charles-Emmanuel de Rivaz (1753-1830) et Joseph-Louis Pittier (1753-1815) reçurent une invitation à se rendre sans délai à Paris où Napoléon désirait les consulter sur les intérêts de leur pays. Cette délégation s'y entendit signifier que le Valais serait immédiatement rattaché à la France sous le nom de département du Simplon. Cf. Ch.-Em. de Rivaz, *Mes souvenirs de Paris*, ms aux AV, Rz, vol. 80. — E. de Courten, *Les conférences franco-valaisannes en 1810*, dans *Ann. Val.*, 2^e S., t. III, pp. 267-271, 283-291, 330-339, 362-372, 405-412, 478-483.

⁹² Sur l'annexion du Valais à la France, dont la prise de possession eut lieu le 14 novembre 1810 (AV, S 6, F 1), voir A. Donnet, *A propos de la réunion du Valais à la France (1810) : deux lettres de Napoléon I^{er}*, dans *Vallesia*, t. II, Sion, 1947, pp. 179-182. Ces deux lettres se trouvent aux AV sous la cote M 73, Nos 3 et 4.

⁹³ Arrêté sur la répartition des contributions directes de 1811 dans les communes, du 4 mars 1811, AV, Imprimés.

M. Derville fut par l'empereur nommé préfet du Département du Simplon⁹⁴ ; toutes les autorités valaisannes furent destituées pour faire place au nouveau gouvernement. Il nous est défendu toutes sociétés communales, défendu les partages, défendu la coupe du bois, défendu de faire, sauf menu paiement recherché avec sévérité, tout inventaire des biens communaux, tant obligation que bien-fonds. Il a établi par toutes les paroisses des maires⁹⁵ pour surveiller qu'aucun complot ne s'introduise et enfin pour exécuter les lois. Ils furent obligés de fonctionner malgré eux, car celui qui aurait porté refus était menacé et encourait l'indignation de l'empereur. Ah ! liberté de la durée de 400 années jusqu'à quand serez-vous ensevelie ? Faudra-t-il perdre entièrement le souvenir ? Ne nous restera-t-il plus que les yeux pour pleurer et un cœur pour gémir sur notre destinée ?

* Mais, pour moi, je prie et supplie du fond de mon âme de bénir le Seigneur dans l'adversité comme dans la prospérité, dans les calamités et les misères comme dans la joie et l'abondance. Espérons au Seigneur ; puissions dans cette source de grâces et de bénédictions ; permettez, pour encourager et affermir celui qui lira ce recueil, que je démontre les amples bénédictions et récompenses que Dieu a accordées à ses fidèles serviteurs, chacun dans leur temps. Tiré du livre premier des Macchabées au chapitre 2, Mathathias avant que de mourir exhorte ses enfants en ces termes : « Soyez donc, mes enfants, de vrais zélateurs de la loi et donnez vos vies pour l'alliance de vos pères⁹⁶. Souvenez-vous des œuvres merveilleuses qu'ont faites vos ancêtres et vous recevrez une grande récompense et un nom éternel. Abraham n'a-t-il pas été fidèle dans la tentation et cela ne lui a-t-il pas été imputé en justice ? Joseph a gardé le commandement de Dieu pendant le temps de son affliction : il est devenu le seigneur de toute l'Egypte. Phinée notre père en brûlant de zèle pour la loi de Dieu a reçu la promesse d'un sacerdoce éternel. Josué accomplissant la parole du Seigneur est devenu le chef d'Israël. Caleb en rendant témoignage dans l'assemblée de son peuple a reçu un héritage dans la terre promise. David par sa douceur s'est acquis pour jamais le trône royal. Elie étant embrasé de zèle pour la loi a été enlevé dans le ciel. Ananias, Azarias et Misaël croyant fermement en Dieu ont été sauvés des flammes. Daniel dans la simplicité de son cœur a été délivré de la gueule des lions. Ainsi considérez tout ce qui s'est passé de race en race, de génération en génération ; vous trouverez que tous ceux qui ont espéré en Dieu ont été heureux en ce monde et récompensés fidèlement dans le ciel. Ne craignez pas les paroles de l'homme pécheur parce que toute sa gloire n'est que de l'ordure et que la pâture des vers ». Mais craignons la juste sévérité d'un Dieu lassé par notre nonchalance et lâcheté dans le motif de religion, que nous dégénérons nous-mêmes de jour en jour. D'autre part, tout va en affaiblis-

⁹⁴ C'est le 16 janvier 1811. — Claude-Joseph-Parfait Derville-Malécharde, préfet du département du Simplon, du 16 janvier 1811 au 13 mars 1813.

⁹⁵ Voir *Mémorial administratif de la préfecture du Département du Simplon*, N° I, pp. 3-6, N° II, pp. 11-12, N° III, pp. 16-18, N° IV, pp. 22-24, Tableau des fonctions et attributions des maires, adjoints et conseils municipaux. — Nous n'avons pas pu identifier les arrêtés relatifs aux précédentes défenses.

⁹⁶ Cette citation, ainsi que tout le passage qui suit, est empruntée à 1 Mac., 2, 49-61.

sant de la part du gouvernement [qui] prononça une défense (y) sévère sous peine de désobéissance de ne plus sanctifier les fêtes instituées par l'Eglise sainte à l'exception de quelques-unes ; ils ont défendu de chanter grand-messe et de sonner les cloches ⁹⁷.

Ah ! grand Dieu, quelle détresse et quel relâchement ! Au souvenir de ce spectacle affreux n'aurais-je pas raison de m'écrier et de dire avec Matathias (z) ⁹⁸ : « Malheur à moi, pourquoi suis-je né pour voir de mes yeux si fatale suppression et le flambeau de la foi s'obscurcir et s'éteindre au milieu de nous (a) » ? Mais je me console aux paroles de la vérité infaillible lorsqu'il [est] dit dans ces divines Ecritures que le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ⁹⁹ sans leur accomplissement, que la religion catholique, apostolique subsisterait jusqu'à la consommation des siècles. C'est cette précieuse grâce, ô mon Dieu, que nous vous demandons avec l'humilité la plus profonde *. Secondement, il n'y a rien qui nous afflige plus d'après ce motif de religion que cette conscription si souvent exigée. Car dans ce point de vue, quel sort plus malheureux pour ces pauvres conscrits que de se voir obligés de quitter leur maison paternelle par force et par contrainte comme un agneau tiré de la bergerie pour être conduit dans la boucherie, mourir ou languir de plusieurs sortes de misères que trop communes au temps de la guerre ? D'autre part, que voit-on que des pères désespérés, des mères éplorées sur la destinée de leurs enfants et d'eux-mêmes ? Car en considération des peines et soins et fatigues que les pauvres parents essuient pour les élever et leur procurer l'aliment spirituel et corporel jusqu'à un âge capable d'être les soutiens de leur vieillesse et de leur caducité, [ils] sont arrachés sans merci, sans plus d'espérance ni consolation. Quel triste souvenir ! Pour poursuivre mon dessein, la vérité constatée me dicte et m'engage à mettre la main à la plume pour poursuivre mon style patois en manifestant qu'au courant de l'an 1812 notre empereur fit une perte considérable, qu'on a évaluée à 60.000 hommes et un nombre infini d'artillerie et autres ¹⁰⁰, que pour le relever de sa perte il nous imposa une autre contribution dont moi j'ai payé 16 baches. De plus, cette même année, on nous demanda de payer pour le mobilier de commune, quoiqu'étant notre propre bien ; il fallait aussi racheter l'héritage, payer, pour se mettre en possession du bien de son père

y) Mod., B, p. 19 : « Il fit encore passer une défense... »

z) Add., B, p. 19 : « Ah ! postérité qui lisez ceci, n'aurez-[vous] pas le cœur navré des douleurs en vous représentant à quel degré vos prédécesseurs sont arrivés ? [N']aurons-nous pas pu nous écrier avec Matathias... »

a) Add., B, pp. 19-20 : « ... sans que les clergés osassent porter la moindre opposition parce qu'ils avaient les mains liées ».

⁹⁷ Sur la suppression de certaines fêtes religieuses, voir AV. M. 7, Diète de novembre 1808, 149 ; M 30, pp. 434-440, Rapport du Conseil d'Etat à la Diète de la République ; M 31, pp. 34-39, lettres du Conseil d'Etat à l'évêque de Sion ; Anne-Joseph de Rivaz, *Mémoires historiques...* pp. 36-37 et 199-202 ; *Mémorial administratif de la préfecture du département du Simplon*, N° XXIX, pp. 177-179, 10 novembre 1811.

⁹⁸ Rappel probable de 1 Mac., 2, 7.

⁹⁹ *Matth.*, 24, 35.

¹⁰⁰ Il s'agit de la campagne de Russie ; la perte est ici sous-estimée.

et mère, le deux pour cent, et le degré plus éloigné, plus cher encore ; de suite à la mort de qui que ce soit (*b*) la loi oblige le maire ou [les] municipaux d'aller dans la localité du défunt pour faire la taxe de tous ses effets sans que personne n'osât refuser l'entrée de tous ses édifices. Plus encore, si un moribond lègue une vache pour le salut de son âme, [il] fallait aussi payer comme pour le reste. Quelle ingratitude ! Mais heureusement pour nous, par un effet de la Providence de Dieu, nous avons un maire qui, bien loin d'exécuter la sévérité de cette loi, comme aussi tant d'autres, il l'a modifiée et conservé l'intérêt général de sa mairie jusque même à s'exposer à des amendes. Mais Dieu protège toujours ceux qui ont le cœur droit et qui marchent en sa présence avec sincérité : il fut préservé de tous dangers. Ce fut le très respectable Antoine Clivaz ¹⁰¹, ancien châtelain de la vallée, qui fut notre maire.

Ce gouvernement inspiré et soutenu par le ministre de l'enfer a mis tout en œuvre pour s'enrichir et ne devint que plus pauvre, car la vérité infailible déclare que celui qui veut s'enrichir aux dépens des autres avance lui-même sa propre ruine ; car outre tout ce que j'ai dit précédemment des ruses artificieuses dont ils se sont servis pour nous sortir notre argent il est encore vérité, par conséquent permis d'annoter qu'au mois de novembre 1813 ils nous imposèrent encore le tiers des contributions ¹⁰² : il fallait payer pour réparations de la grand-route, pour les gardes champêtres, pour l'aincane, c'est-à-dire pour les avoirs de notre commune ; nous avons payé toutes les années 200 fr. ; pour ma contribution particulière, 14 fr. ; ils nous firent payer le sel 2 baches la livre ; le bache, il ne valait que presque trois cruches de manière que pour 24 baches il en fallait 30. Leur insatiable avarice les poussa encore plus loin. Lorsque leur ruine s'approcha, ils vinrent jusqu'à demander combien on recueillait de grain, combien une vache pouvait produire durant l'année, combien on faisait de setiers de vin, combien on avait de ruches d'abeilles, combien on bouche de vaches, combien de veaux et de moutons, enfin sur toutes les choses imaginables ; donc je passe outre sans les détailler. J'aperçois une lueur d'espérance de rédemption s'approcher ! Malheureuse nation, gouvernement impie et exécration, vos iniquités sont à leur comble. La main puissante du Seigneur va faire cesser vos orgueilleuses

b) Add., B, pp. 20-21 : « A la mort de qui que ce soit, oui, ma chère postérité, moi-même j'ai perdu mon beau-père à cette époque ; j'ai payé mon légitime héritage, non en terme général, mais chaque espèce [de] biens particularisée en froment, en blé, en vin, en viande, en fer, en métal, en cuivre, en étain-argent et cela sous peine de révision. On allait à Sion chez un certain [Joseph-Marie] Torrenté qui semble la porte infernale ; et cela, dans la quinzaine, faute de quoi on nous appelait ; alors on venait en fatalité — la loi obligeait les maires... ».

¹⁰¹ Vianin, pp. 194-195.

¹⁰² *Bulletin des lois de l'Empire français*, 4^e série, t. XIX, Décret impérial portant augmentation de diverses contributions, du 11 novembre 1813. Pour l'arrêté préfectoral sur le mode de perception de la contribution extraordinaire prévue par le décret du 11 novembre, cf. AV, imprimés, au 19 novembre. Pour le tarif de perception de la contribution personnelle extraordinaire, cf. *ibidem* au 20 novembre ; pour celui de la contribution foncière extraordinaire, cf. *ibidem*, même date.

conquêtes. Ce Te Deum si souvent chanté au détriment de la religion et de nations bienfaisantes a cessé pour vous ; il ne vous reste d'autres ressources que de fuir dans les lieux de votre origine (c) !

Au courant de décembre 1813, l'armée autrichienne avec ses hauts puissants alliés, passèrent rapidement le Rhin, passèrent la Suisse (d). Les autorités placées à Sion et gendarmerie et préposés, instruits de l'approche de leurs ennemis, ont évacué notre pays dans [les] 24 heures, sans la moindre résistance ; [ils] furent obligés, quoique dans cette dure saison, de passer la montagne du Trient sans pouvoir prendre les canons ; mais pour satisfaire à leur malice, ils les clouèrent ! Ces infortunés Français — leur paie leur avait de longtemps manqué — laissèrent considérablement de dettes ; * mais veuille le Ciel exaucer nos acclamations que du pays qu'ils en sont sortis ils n'en reviennent jamais pour prendre possession ! Elle s'accomplit maintenant à notre satisfaction la parole de la vérité éternelle lorsqu'elle dit que toutes les choses établies par un mauvais principe périront tôt ou tard¹⁰³. Que louange, honneur et gloire et mille actions de grâces soient rendues à ce Dieu dont la bonté est ineffable et ses décrets impénétrables et sa miséricorde inépuisable, qui dans un instant peut réduire en servitude les puissances les plus florissantes, les armées les plus fortes. Comprenons de là, par ces événements mystérieux arrivés dans ce temps, que Dieu est toujours le même Dieu qui a été du temps de l'impie Nabuchodonosor et du présomptueux Holopherne¹⁰⁴. Il souffre pour un temps mais, quand la mesure des crimes est au comble, Dieu, comme souverain maître de l'univers, fait paraître sur la terre les traits de sa justice pour arrêter le dérèglement des uns et pour faire connaître aux autres peuples opprimés qu'Il peut, quand Il Lui plaît, tirer le pauvre de la poussière et le rétablir dans son état primitif ; et, pour engager les pécheurs à recourir à Lui dans l'état de choses actuel, nous devrions de jour et de nuit témoigner à Dieu nos justes remerciements de la faveur signalée avec laquelle Il nous a délivrés de l'esclavage dans lequel les Français nous ont pour ainsi dire enchaînés depuis le mois de novembre 1810 jusqu'au mois de décembre 1813 * (e).

c) Add., B, pp. 22-23 : « Il ne leur resta d'autres ressources que de fuir du lieu de leurs résidences qu'ils [ne] possédaient que par usurpation et par arrogance. C'est à présent que l'on peut dire que les bâtiments mal fondés périront tôt ou tard. C'est avec la plus grande satisfaction que j'annote que ce grand Derville et ses partisans tremblent et replient ».

d) Add., B, p. 23 : « ... pour venir fondre sur cette race maudite ».

e) Mod., B, p. 23 : « Le Valais a témoigné à Dieu sa plus vive reconnaissance, qui dans un instant peut s'Il veut réduire au néant les puissances les plus florissantes, les armées les plus fortes qui sont devant Dieu que comme une feuille que le vent emporte ; c'est donc à ces armées que le Valais doit sa délivrance, en tirant des griffes et de l'esclavage dont cette malheureuse nation nous avait pour ainsi dire enchaînés ».

¹⁰³ Allusion possible à *Isai.*, 60, 12, ou à *Matth.*, 12, 25.

¹⁰⁴ *Judith.*, 1-16.

Le début de la Restauration

Jour heureux, rédemption attendue (*f*), le soleil de lumière commence à répandre ses vrais rayons sur un peuple dont les ténèbres les avaient tellement obscurcis que l'on ne voyait presque plus de jour ! Sa Grandeur Monseigneur, sitôt qu'elle eut ses mains déliées, nous fit savoir par une lettre pastorale¹⁰⁵ d'être à Dieu reconnaissants, de solenniser les fêtes que le gouvernement français avait abolies d'une telle manière qu'ils n'en ont permis de solenniser que trois ou quatre. Dans la même lettre, dis-je, il nous exhorta paternellement d'avoir recours à Dieu au moyen de la prière. Ce fut le vénérable ancien révérendissime Joseph-Xavier Preux qui était dans ce malheureux temps évêque de Sion. Que Dieu veuille prolonger ses années pour être le soutien de notre religion sainte pour l'avenir, car pour le passé il a su plier aux circonstances avec le plus grand ménagement pour conserver la partie la plus précieuse de la religion !

Concevez, postérité future, quelle est maintenant la joie et l'allégresse que nous ressentons parmi nous ! De toutes parts on entend les acclamations les plus sensibles, en rapportant toujours la gloire à Celui qui en est l'auteur et le panégyriste (*g*). Ensuite, avant que d'avancer plus avant, il faut que je remédie au défaut que j'ai commis en négligeant d'annoter qu'au courant de l'été 1813 nos forains, qui possédaient des montagnes, nous ont encore derechef suscité un procès¹⁰⁶ de manière qu'ils nous citèrent au tribunal du juge de paix, auquel nous fûmes réintégrés dans notre vieux possessoire ; de suite ils nous appelèrent au tribunal à Sion, duquel nous reçûmes aussi un décret favorable avec autorisation de nos droits et usages sans qu'ils aient pu dégrader aucun fêtu d'herbe ; de notre part, nous avons tout mis en œuvre pour la validité de nos droits sans épargner ni peine, ni fatigue de jour et de nuit, ni argent, ni enrais, [tout] a été employé, tout a été nécessaire ; la dépense de ce procès a monté [à] 300 écus. * Cette notification, elle est pour vous, mes enfants et rièrre-enfants, un sujet de ne point vous laisser intimider par la crainte de leurs menaces, ni par leurs promesses trompeuses, ni par leurs actions extravagantes et téméraires ; à la vérité, au courant de l'été précité, ils eurent la faiblesse mêlée de malice de faire en plusieurs endroits de leurs montagnes des haies pour s'opposer au passage. Cela fut fait au fond de leurs montagnes depuis le torrent ou pré Davuin¹⁰⁷ ; des volumes entiers font foi de la manière que nos en Dieu reposants ancêtres ont été tourmentés

f) Mod., B, p. 23 : « inattendue ».

g) Le texte B comprend ici en abrégé quelques lignes qui figurent au terme de ce paragraphe.

¹⁰⁵ Ni la Bibliothèque cantonale, ni celle de l'évêché de Sion n'ont conservé la lettre pastorale de l'évêque X. de Preux à laquelle l'auteur fait allusion.

¹⁰⁶ Zufferey, cahier 35, pp. 38-34 et cahier 36, pp. 1-11. — Il s'agit sans doute du procès qui a laissé un assez grand nombre de documents aux archives de Vissoie (paquets 45, 46, 49, 50, 51, 53). Un jugement fut porté à Sion le 28 août 1813 (archives d'Ayer-Mission, C 2) où il fut confirmé le 26 novembre par le tribunal de première instance.

¹⁰⁷ Carte nationale : Avouin, sur la montagne de Marais. — Le torrent en cause est probablement le Torrent de Marais qui se dit aussi Torrent Davuin.

et de mon temps déjà par différentes reprises¹⁰⁸ ; mais nous nous flattons d'avoir rendu leurs desseins inutiles, les mains vides et pleins de confusion à la fin des procès, comme des entreprises basées sur des mauvais principes, [ce] qui est ordinairement en horreur à Dieu et aux hommes. Et vous, ma chère postérité, vous ne serez peut-être pas exempte d'être tourmentée par ces gens ennemis de notre bien-être, mais opposez-vous, travaillez et faites que vous ne soyez les victimes de lâcheté avec de beaux droits ! Et surtout dans ce dernier procès, où il est décrété que pour les huit mois nous sommes propriétaires ; la copie de ce jugement et le plaidoyer de différentes suppliques sont renfermés au tronc de la fondation¹⁰⁹ *.

Je me suis arrêté un moment pour vous donner connaissance de quelle manière nous avons fait face et rétorqué [à] nos adversaires sans cependant vouloir perdre de vue le bienfait inappréciable de nos augustes rédempteurs, [les] empereurs d'Allemagne et de la Russie¹¹⁰ et des autres respectables alliés. Que le Ciel les bénisse et qu'il veuille répandre sur leurs Etats et sur leurs armées ses plus amples bénédictions. Le Valais ne cessera jamais de manifester notre juste reconnaissance d'un bienfait si signalé ; mais [il] est à observer que du moment que le plus grand coup est donné, que les plus grandes armées sont chassées, il faut coopérer et concourir en toutes rencontres et événements à se rendre digne de leur protection, afin [que] par ce moyen nous puissions arriver à une souveraineté primitive ; c'est de quoi le Valais ose se flatter d'avoir contribué de tout son possible à donner à ses armées tout l'aliment nécessaire ; et [nous] les avons entretenues à nos propres frais, qui sont montés à un haut calcul.

Il faut que j'annote en passant la tragédie sanglante qui arriva au commencement de mars de l'an 1814¹¹¹. Un détachement des Italiens commandés par les Français passèrent le Simplon et descendirent jusqu'au Mont de Brigue. Là, les Allemands les arrêtaient et [ils] se défendirent avec générosité de manière qu'une partie resta sur la place. Le capitaine et autres de sa suite et les autres furent tous faits prisonniers. * Cet assaut se répandit avec vitesse, de sorte que ces nouvelles n'arrivèrent que fort tard à Sierre et de suite entraînèrent la nouvelle en Anniviers. Et cette même nuit tous les hommes capables de porter les armes se sont rendus à Sierre pour les 4 heures du matin avec armes et bagages*. Mais cette insurrection n'alla pas plus loin. Les puissances alliées mirent des bornes à cette nation orgueilleuse, domptèrent leurs ambitions et pénétrèrent et couvrirent la France de leurs armes et remportèrent une victoire complète sur l'usurpateur. Napoléon lui-même a été chassé plein de confusion dans l'île d'Elbe, lieu destiné pour récompenser le malfaisant ; et [ils] mirent Louis XVIII sur le trône et de suite les puissances alliées se retirèrent dans leurs empires et leurs Etats.

¹⁰⁸ Zufferey, cahier 35, p. 32, relève une liste de documents depuis 1300 à 1686.

¹⁰⁹ Est-ce le coffre des archives de Vissoie ou un des coffres des archives de Grimentz ?

¹¹⁰ Il s'agit des empereurs Alexandre I^{er} de Russie et de François I^{er} d'Autriche.

¹¹¹ Sur ces faits, voir Grenat, *Histoire moderne du Valais de 1536 à 1815*, Genève, 1904, p. 600, et E. de Courten, *Mobilisations valaisanne et suisse en 1815*, dans *Ann. Val.*, 1945, pp. 327-328.

Toute l'Europe jouissait d'une paix la plus profonde jusqu'au courant de février 1815 où l'aigle noir, c'est-à-dire Napoléon empereur, ou dirai-je ce perturbateur de la paix et du repos publics, sortant de l'île qui lui a été destinée avec 600 hommes et se présenta à la France, s'ils voulaient le reconnaître pour leur roi. La France, folâtre et aveuglée, le reçut avec joie et acclamations de manière que leur légitime roi Louis XVIII, il fut obligé de quitter son trône parce qu'il ne possédait pas la confiance de ses généraux et de ses officiers ; ils ont trahi leur légitime souverain pour faire place à celui qui est en horreur à tous les hommes de bon sens sur la terre, de manière que ces circonstances si imprévues mirent tout le monde dans la consternation, renversa[nt] d'un moment tout ce bel ordre établi et cette paix, qu'on croyait et qu'on se la promettait perdurable, a déjà rencontré sa fin près de son commencement. Déjà toute l'Europe en mouvement, toutes les armées sont sur pied, tout le bel ordre du commerce est interdit, le sel est arrêté ; le Valais fut obligé, c'est-à-dire il se fait un juste devoir de mettre mille et cent (*h*) hommes sur pied pour se conformer à la Suisse¹¹² ; les communes les ont montés et armés ; chaque homme nous coûta dix écus seulement les habillements¹¹³ ; lesquels furent divisés en deux bataillons ; l'élection de notre paroisse fut toute choisie au premier ; [ils] se rendirent tous volontaires, servant pour et au nom de leur commune respective ; le second bataillon¹¹⁴ ne sortit que fort peu de temps [de] Sion, au lieu que le premier fut longtemps occupé par divers endroits de la Suisse.

Je reviens pour suivre la marche du commencement de cette page où j'ai dit que toute l'Europe était en mouvement, car l'expérience me fait annoter que dans la huitaine ou avant ou après la Saint-Jean passa par Sierre 40.000 hommes (*i*) autrichiens, cavalerie ou infanterie, [ce] qui donna au pauvre Valais un sujet de misère et de dépense extrême, et surtout la plaine et les endroits de passage : tout est ruiné, tout est dévasté, c'est-à-dire là où les camps étaient posés, toute cette campagne ravagée, le fourrage tout mangé, le jardinage tout pillé ou massacré, quoique à la vérité tout s'est passé avec ordre et tranquillité. Mais parmi ces milliers de soldats, les uns poussés par la faim et les autres pressés par la soif, ils étaient pour la plupart réduits à la dernière nécessité de la vie, déchirés, mal habillés, mal nourris et mal soignés, venant de pays si éloignés (*j*), dans un temps où la pluie paraissait vouloir inonder la terre ; chacun plaignait leur pauvre situation car, ou de faim ou de soif, ils mangeaient les fruits immaturés¹¹⁵ au mois de juin. Pour soulager leurs misères, le Valais se fit un devoir de leur donner

h) Mod., B, p. 26 : « mille deux cents ».

i) Mod., B, p. 26 : « cinquante mille hommes ».

j) Add., B, p. 27 : « C'était à la fin de juin où les pluies... ».

¹¹² Eugène de Courten, *op. cit.*, note 182. — Arrêté de la commission centrale de treize dizains de la république et canton du Valais convoquée extraordinairement, du 25 mars 1815, AV, Imprimés.

¹¹³ Arrêté portant levée d'un subside pour l'entretien du contingent fédéral du Valais, du 12 avril 1815, AV, Imprimés.

¹¹⁴ Le second bataillon fut licencié le 28 juillet 1815 ; voir Arrêté du Conseil d'Etat de la république et canton du Valais, AV, Imprimés.

¹¹⁵ Immaturés : non mûrs.

des rations tant en pain qu'en viande. La vallée, nous avons livré des vaches ; tous ceux qui tenaient ménage ont livré un fichelin¹¹⁶ de blé et demi en froment et tous les communiens en particulier aussi et cela ne fut pas encore suffisant. Jamais de la vie on n'a vu des trains et des équipages de guerre semblables : canons de plusieurs qualités, munitions en si grand nombre (*k*), forges, fours, moulins ; plusieurs chars n'étaient qu'à deux roues et six chevaux pour les tirer. Il est dit qu'il est passé par le Valais deux mille et quatre cents chars ; à la fin de ces voitures d'une pesanteur si énorme, la route était en plusieurs endroits enfoncée. C'est à ce moment que cette nation rebelle et ennemie de la paix a redoublé tous ses efforts pour faire face aux puissances alliées et à l'Europe entière. Napoléon Bonaparte, ou dirais-je plutôt cet usurpateur, alla avec sa férocité ordinaire attaquer le premier le roi de Prusse et celui d'Angleterre du côté du Pays-Bas, lesquels furent bientôt victorieux, quoiqu'il [en] coûtât la vie de trente mille hommes¹¹⁷. L'armée de l'usurpateur et lui-même furent battus et perdirent tout leur équipage. L'usurpateur eut peine de se sauver lui-même, laissa son manteau, son chapeau, son épée et ses trésors, alla directement à Paris en désespéré faire proclamer son fils empereur de France. Les gouvernements français ont applaudi mais qui fut de peu de durée, car à ces nouvelles les autres puissances marchèrent à pas redoublés et avec la plus généreuse fermeté sur cette malheureuse nation. Mais pour combler leur malheureux sort, ils résistèrent fort longtemps et devinrent par la suite les victimes et l'exécration et le mépris de toute l'Europe. Mais cette nation ennemie de la paix et du bel ordre ne peut que par force et par contrainte se soumettre à reconnaître Louis XVIII pour leur légitime souverain ; les puissances alliées furent obligées de le garder par 100.000 hommes ; cette nation si forte est devenue soumise aux autres. Grâce à la Providence, les calamités de la guerre, on espère qu'elles touchent à leur fin ; chacun ose se promettre de la relâche dans l'avenir ; comme le patriarche Job au fort de ses douleurs, souvenons-nous les jours de notre vie, que si Dieu nous relâche d'un côté Il nous laisse gémir de l'autre¹¹⁸ ; de quel[que] côté que nous marchions, nous rencontrons des croix et des épines qui nous blessent.

De 1816 à 1840

Tel arriva de nos jours qu'après la guerre suit la famine : l'an 1816 se montra d'abord sur une espèce de dureté mais non tout à fait famine¹¹⁹, mais dans plusieurs contrées de la Suisse, etc., [ils] souffrirent des faims inconce-

k) Add., B, p. 27 : « qu'on était plein d'admiration ».

¹¹⁶ Fichelin : v. notre note 56 ci-dessus.

¹¹⁷ La vie de 30.000 hommes : allusion à la bataille de Waterloo.

¹¹⁸ Il ne semble pas s'agir ici de la citation d'un passage précis du livre de Job.

¹¹⁹ Sur la « famine de 1816 », v. J. Dierauer, *Histoire de la Confédération suisse* (Trad. de l'allemand par Auguste Raymond), Lausanne, 1911-1919, t. V, p. 490, et *Dictionnaire géographique de la Suisse*, t. 5, Neuchâtel, 1908, p. 567, art. Suisse. — Sur le climat des années 1816 à 1834, v. notre note 132 ci-dessous.

vables de manière qu'il y en eut qui broutèrent l'herbe naissante et déterrèrent des charognes pour s'en nourrir. Je passerai sous silence tant de misères qui se répandent dans la Suisse comme étant à nous étrangères. Je m'appliquerai à faire mention de l'extrême pauvreté et faiblesse qui désola le Valais et particulièrement notre pauvre vallée : car premièrement le froment nous manqua 4 ou 6 années, gelé et vulgairement dit *avani*¹²⁰ ; l'an 16 tout [a] gelé : seigle, orge, fève et froment et pommes de terre, presque rien ; on vendait 30 batz le fichelin ; j'ai vendu moi-même 102 batz le fichelin du froment ; je n'ai eu qu'un quarteron de fèves ; on n'avait plus de grain pour semer (*l*) ; on venait d'année en année à abandonner le froment. Nous ne mîmes les vaches dans la montagne que le 23 de juillet et encore sans herbe ; le chalet le plus élevé n'a pas terenez de foin¹²¹ ; on n'a jamais vu si petite prise¹²², de refoin encore moins car depuis le grand bisse en haut on n'a pas passé la faux (*m*). Le vin, nombre d'années, petite prise ; l'an 16, point mûr et gelé : je n'ai eu que 3 ou 4 setiers de vin. Cela fut cause que le vin se haussa à un prix énorme. J'ai vendu moi-même 8 setiers à 9 écus le setier et l'an 17 nous eûmes aussi une très petite vendange, aussi gelée avant [la] Saint-Luc¹²³ ; il gela aussi le dernier froment et le blé, il manqua généralement. Le pain chez le boulanger, il coûtait 4 batz $\frac{1}{2}$ (*n*) ; le froment, cent batz le fichelin. C'étaient des années de cherté énorme, [ce] qui fait gémir les pauvres, mais ce n'est pas encore tout, car les hommes quoiqu'étant affligés par les misères des temps et des gouvernements ne deviennent que plus méchants * et attirent et provoquent de plus en plus la colère du Seigneur, puisqu'il est dit dans les Ecritures que Dieu punit les crimes de père à fils jusqu'à la troisième et quatrième génération¹²⁴. Dieu nous dit aussi dans la même Ecriture que les fléaux, la guerre et la peste et la famine et toutes les autres calamités sont la peine du péché¹²⁵ *. Car le triste exemple de ce malheureux gouvernement français me fait dire avec un cœur affligé qu'il donna accès à tous les vices et le marteau de sa fausse doctrine frappa toute l'Europe. Plus de subordination, plus de charité fraternelle ; chacun veut commander et personne ne veut obéir ; chacun veut se faire des lois à son gré ; l'usage et l'ordre établis et pratiqués des anciens sont méconnus et méprisés. Tel arriva après l'existence du gouvernement français de la part

l) Add., B, p. 29 : « il y en eut qui ont fabriqué du pain avec des fèves gelées ».

m) Add., B, p. 30 : « Oui, mes chers, il y eut bien des pauvres familles qui ont gémi ».

n) Mod., B, p. 30 : « cinq batz et demi ».

¹²⁰ Avani : terme inconnu, signifiant sans doute réduit à rien.

¹²¹ « Terenez », sens probable : enlever du sol. — Patois *terena* : se libérer de la neige en parlant du sol.

¹²² Prise : récolte (latin : *presia*). Sur ce terme, v. G. Ghika, *Les statuts de la « commune » de Zinal...*, p. 234, note 11.

¹²³ La fête de saint Luc tombe le 18 octobre.

¹²⁴ Dieu punit les crimes des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération : *Deut.*, 5, 9.

¹²⁵ La peste et la famine sont la peine du péché : 3 *Reg.*, 8, 37 ; *Jerem.*, 29, 18 ; *Matth.*, 24, 7 ; *Luc*, 21, 11, etc.

de nos terementiers ¹²⁶ où ils se refusèrent de continuer à faire la journée de vie pratiquée d'un temps immémorial (o) ! De suite on dit que l'un des malheurs attire l'autre. Il arriva l'an 1816 que les anciens communiens de Vissoie, joints à Grimentz pendant 18 années de misère et de calamités, ils demandèrent la séparation ¹²⁷ ; nous ne nous opposâmes point d'après un juste compte et sous des conditions justes. Ne pouvant pas réussir selon leurs desseins, ils se joignirent à la commune d'Ayer, où ils nous entraînèrent dans un procès dispendieux. Cette commune compta beaucoup sur sa force comme sur notre faiblesse. Ces deux points de vue les engagèrent à mettre tout en œuvre pour nous faire plier par leur force ; * les menaces et les poursuites étaient familières, les mandats ¹²⁸, les uns après les autres. Mais qu'actions de grâces soient rendues à Dieu de ce qu'Il donne à la justice des lumières pour rendre à chacun ce qui lui appartient, pour combler notre faiblesse *. Et pour fortifier leur force, au commencement du procès, M. le châtelain Raux ¹²⁹ abandonna sa commune originelle de Grimentz et embrassa celle d'Ayer pour d'autant plus nous affaiblir ! Et de l'ancienne commune de Vissoie il n'y eut que le sautier Antoine Crettaz qui s'opposa à la séparation et quelque temps les deux Georges Crettaz (p) ¹³⁰ se réunirent à la nôtre ; ce procès a duré huit années et se termina amicalement par l'intermédiation du noble respectable M. Jacques de Preux grand président ¹³¹. Ce malheureux procès nous coûta 800 écus, non compris les journées (q).

Je m'empresse et je me fais un devoir de mettre au mémoire à la postérité l'admirable fertilité de l'année 1822 ¹³², lequel l'hiver doux et fort peu

o) Mod. Le texte B, p. 30, n'expose qu'en abrégé ces renseignements d'ordre économique ainsi que ces réflexions d'ordre moral.

p) Mod., B, p. 31 : « les deux Crettaz Georges et Antoine ».

q) Add., B, p. 31 : « qu'elles sont incalculables ».

¹²⁶ Terementiers : tenementier, tenancier, celui qui tient un tènement (F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. 7, Paris, 1892, p. 679, art. *tenementier*). — En patois d'Anniviers, *terri* signifie encore tenancier, locataire. Il s'agit ici probablement de fermiers ou de censitaires. — On ignore en quoi consistait « la journée de vie ». S'agit-il d'une journée de corvée ?

¹²⁷ Sur la séparation de Vissoie et de Grimentz, v. Vianin, pp. 186-187, note 5.

¹²⁸ Les « mandats » sont des exploits judiciaires.

¹²⁹ Vianin ne signale aucun châtelain du nom de « Raux ». Par contre, l'*Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 219, art. *Roux*, mentionne Jean-Georges Roux, vice-grand châtelain et vice-président du dizain de Sierre en 1809, vice-juge en 1813. — Cette famille orthographiait aussi son nom : Rouaz.

¹³⁰ Antoine Crettaz, sautier, né en 1782, selon le recensement de 1829 (AV, recensement de Grimentz en 1829, p. 129). Le registre de paroisse de Vissoie mentionne François-Antoine Crettaz, baptisé le 24 mai 1782. — Le même recensement signale également un Georges Crettaz, né en 1785, domicilié à St-Jean. Le registre de paroisse de Vissoie mentionne Georges-Gaspard Crettaz baptisé le 8 décembre 1805.

¹³¹ Respectable Jacques de Preux : fils aîné de Pierre-Antoine, vice-bailli, grand président du dizain de Sierre, secrétaire d'Etat du Valais dès 1804, maire de Sierre en 1812, grand châtelain du dizain de Sierre en 1815, membre du tribunal suprême, décédé en 1826 (AV 109, de Preux, N° 61, généalogie de Preux, p. 3).

¹³² Sur les années froides entre 1815 et 1817, v. Joseph-Ignace Venetz, *Mémoire sur les variations de la température dans les Alpes de la Suisse*, rédigé en 1821, Zurich, Orell-Füssli, 1823, 8°, 38 p. (Extrait de *Denkschriften für die Naturwissenschaft*, Bd. 1, 2. Abt., 1823). Pour Anniviers, v. notamment les pp. 4 et 13. V. en outre C. Bühner, *Les variations*

de neige de manière qu'à la fin de mars les arbres commencent à pousser leurs feuilles, surtout les noyers ; mais un grand froid qui arriva à la fin de mars a tout gelé les noyers et préjudicia beaucoup aux vignes ; mais du depuis digne d'être dans les annotés distingué : mes yeux ont vu des froments printaniers épiés¹³³ le 14 juin et avant la Saint-Jean ; beaucoup en fleurs, les cerises mûres à [la] Saint-Jean près de l'église ; mis au racard des blés mûrs au Fio et y Rive le 30 de juin ; le 30 de mai nous entrâmes aux montagnes de Muere avec 130 armailles¹³⁴ ; nous y restâmes 12 jours sans être contrariés, mais un vent admirable ; mais nous n'alpâmes les montagnes que le 27 juin à cause qu'aux mayens [il y] avait une si grande abondance d'herbe qu'il retarda l'entrée aux montagnes. La prédite année, j'ai mangé quelques grains de raisin avant la Saint-Jacques¹³⁵, et le dernier jour d'août, j'ai commencé de vendanger quelques brantées et la première semaine de septembre on a vendangé à grand train et fini le 14 septembre, petite vendange mais très bon (r).

Etant arrivé à l'année 1823, voyant notre fondation scolastique de Grimentz¹³⁶ augmenter toutes les années les capitaux, de telle manière qu'il nous était nécessaire de chercher un moyen d'application profitable et salu-

r) Le texte B, p. 31, décrit ainsi l'année 1822 : « Etant arrivé à l'an 1822, mais je ne m'arrêterai qu'en passant en disant que le printemps a été quelque chose de particulier car la fin d'août on a commencé de vendanger ».

de climat dans les Alpes, spécialement dans le Valais, dans *Bulletin de la Murithienne*, fasc. XXXII, 1903, pp. 168-203.

Moriz Tscheinen (*Jahrgänge im Wallis von 1803-1834, mitgeteilt von H. Castlan Venetz von Stalden*, 1857, in *Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich*, 39. Jahrgang, Zurich, 1858, pp. 100-101) caractérise ainsi les années de 1816 à 1834 :

« 1816 : leichter Winter. Beinahe kein Wein, das Getreide schlecht.

1817 : schwerer Winter mit Schnee.

1818 : nach vielen harten Jahren, wieder ein segensreiches für Wein sowohl als Getreide.

1821 : kurzer und gelinder Winter.

1822 : das früheste Weinjahr dieses Jahrhunderts. Der Wein wurde schon vor dem 15. und 16. August eingesammelt.

1823 : schwerer Winter ; ein spätes aber gutes Jahr.

1826-27 : segensvolle Weinjahre.

1833 : sehr schwerer Winter mit viel Schnee.

1834 : das zweibeste Weinjahr des Jahrhunderts.

N. B. die nicht bezeichneten Jahre waren meistens gewöhnliche Jahre ».

On constate, d'après cette citation, que l'année 1822 fut partout très précoce, et que les années 1816-1817 furent partout défavorables. La tempête rapportée, un paragraphe plus loin, par Massy, pour l'année 1827, semble par contre un phénomène plus régional, sinon particulier à Sierre et à Anniviers.

¹³³ Épiés : c'est-à-dire froments montés en épis.

¹³⁴ Au Fio : carte nationale : Les Fios (entre Grimentz et Saint-Jean). — Y Rive : lieu-dit entre la chapelle Saint-Théodule et l'église de Grimentz, en dessous du village. — De Muere : sans doute le val de Moiry, sur le territoire de la commune de Grimentz, et comprenant les pâturages de Châteaupré et de Torrent. — Armailles : vaches, pièces de bétail. Voir G. Ghika, *Les statuts de la « commune » de Zinal...*, p. 234, note 13.

¹³⁵ La Saint-Jacques tombe le 25 juillet.

¹³⁶ Sur la fondation du rectorat de Grimentz, v. Tamini, p. 328. Cet auteur donne la date de 1825, d'après Zufferey (cahier 38, pp. 3-4).

taire au corps et à l'âme, nous pensâmes à parler de fonder un rectorat. Nous proposâmes ce dessein au peuple, auquel [ils] consentirent à l'exception de trois ou quatre. Nous consultâmes d'abord des ecclésiastiques et autres personnages éclairés, lesquels d'unanime ont applaudi à notre pieuse intention, considérant qu'il n'y avait d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes et le redoublement d'instruction de la jeunesse. Voilà les trois points principaux sur lesquels nous avons basé et suivi. De suite nous levâmes une commission pour représenter à Monseigneur¹³⁷ nos pieuses intentions qu'il approuva et signa sans la moindre difficulté, dont la pièce elle est placée au tronc de la fondation¹³⁸.

J'annote(s) avec sensibilité et déplaisir la tempête qui se lança le 31 de juillet de l'an 1827, une grêlée que des octogénaires n'ont jamais vue de semblable¹³⁹, à Sierre depuis la Raspille jusqu'à Corin, à la réserve de Miège auquel il fut exempt ; on a évalué la perte de quatre mille setiers de vin, moi j'ai calculé ma perte à 41 ou 42 brantées. Le plus qui a souffert a été Corle et Entre-les-doutorrent¹⁴⁰, auquel [ils] furent dépouillés comme à l'hiver, [ce qui] a fait sécher le cep (t). * L'année suivante, souffert aussi une grêlée à la fin de septembre (on avait déjà commencé à vendanger) ; on a évalué la perte de la quatrième partie du vin. Ainsi se vérifie le proverbe des Anciens disant qu'on pouvait compter sur le vin qui était dans les cuves et non sur les vignes *.

J'ai annoté dans la page précédente que Monseigneur Révérendissime Augustin-Sulpice Zen Ruffinen a permis, approuvé l'érection de ce rectorat comme voyant nos propositions justes, fondées sur des bases [ne visant] que la gloire de Dieu, le salut des âmes et l'instruction de la jeunesse. Voilà les trois points essentiels qui nous animèrent et qui obligèrent Monseigneur à signer notre acte. Nous voyant donc arrivés au comble de nos désirs d'un côté, mais plongés dans des inquiétudes extrêmes de l'autre, car avec cette chapelle il n'est pas possible de fonder un rectorat. Il fallait donc commencer d'y penser à y mettre les mains à l'œuvre. Ce que nous fîmes au mois de mai de l'an 1828¹⁴¹. Nous commençâmes à ramasser des pierres et chaufour et [à] creuser le fondement et préparer le sable ; mais pour le sable

s) Le texte B, p. 35, a déplacé ces détails après l'année 1829. Il les introduit par ces remarques : « Les maux, Dieu les permet aussi pour afin de nous sanctifier. Les anciens disaient que ce qui n'était jamais arrivé arrive. Cette observation s'est vérifiée l'année 1827 ».

t) Mod., B, p. 36 : « Les transats (passages ?) qui ont le plus souffert furent les Corles et Entreledoutorant. Dans ces deux endroits, il le dépouilla de telle manière qu'il ne resta pas une feuille comme à l'hiver. Il y eut même des ceps qui séchèrent. Ils ont évalué la perte à cinq mille setiers de vin. J'ai compté qu'il m'a saccagé 41 ou 42 brantes ».

¹³⁷ Il s'agit d'Auguste-Sulpice Zen Ruffinen, évêque de Sion de 1817 à 1829.

¹³⁸ V. notre note 109 ci-dessus.

¹³⁹ V. notre note 132 ci-dessus concernant le climat.

¹⁴⁰ Corin et Miège : localités sur le coteau, à l'ouest et au nord de Sierre. — Corle : lieu-dit sur Venthône, à l'est du lieu-dit suivant : Entre deux Torrents, qui est sur Randogne. Ce sont des vignes entre les torrents de la Loquette et de la Bonne Eau, au sud de Randogne (coteau au nord de Sierre).

¹⁴¹ Sur cette construction, liée à la fondation du rectorat, v. notre note 136 ci-dessus.

nous avons été favorisés de l'avoir tout proche. Du depuis nous travaillâmes tous les dimanches et fêtes, tous les enfants même sans exception ; cette année nous montâmes les murailles jusqu'aux fenêtres. Nous partageâmes le village par coubles, un chef par couble pour faire suivre l'ouvrage, quoiqu'à la vérité la plus grande contradiction qu'avaient les chefs des coubles c'était que chacun voulait avancer les journées (*u*) ; ils étaient obligés d'arrêter et non de pousser ; cela est remarquable et digne d'être manifesté.

Le printemps de l'année 1829, nous avons suivi l'ouvrage avec activité. Nous avons fait 2 chauffours, [et la] couverte, avec des ardoises de la montagne de Tourant. Il y a des ménages qui ont mené jusqu'à 13 à 14 charges (*v*). Nous avons livré au maçon pour journées 248 écus et 4 batz, au charpentier 84 écus 14 batz (*w*), au vitrier 111 écus 4 batz, marchand et maréchal 117 écus 9 batz, au peintre, pour l'autel de Saint-Georges¹⁴², 70 écus 3 batz et à tous ces professionnels, à boire leur nécessaire (*x*). Ayant achevé la chapelle, nous avons mis la main à l'œuvre pour les bâtiments du rectorat en suivant l'économie et l'ardeur et l'activité précédentes, c'est-à-dire d'une telle harmonie avec paix et sincérité que nous achevâmes ces vastes édifices en peu de temps, sans la moindre division ni conteste (*y*). A la vérité, nous avons eu le respectable châtelain Savioz¹⁴³ rempli de sagesse et de courage

u) Add., B, p. 33 : « et non retarder ».

v) Add., B, p. 33 : « d'ardoises ».

w) Add., B, p. 33 : « 88 écus ».

x) Add., B, pp. 33-34 : « l'ayant ainsi finie l'année 1829. Il faut observer que le grand autel, ce sont des mains libérales qui l'ont payé ; l'autel de la Mère de Dieu, aussi. Le premier a été payé par quatre pieux personnages savoir : le respectable Baptiste Vissen, lieutenant, Jean Roua, très mérité conseiller, Antoine Zoulle [= Zuber], aussi conseiller, Mathias Tabin, pour le dit autel ont soldé.

» Celui de Marie c'est l'honorable Christian Monier qui a fait les sacrifices auxquels a coûté.

» Les villageois leur ont montré leur juste reconnaissance pour les temps et le Père de miséricorde répandra sur chacun ses plus amples bénédictions ».

Baptiste Vissen, vice-châtelain (= lieutenant), né en 1777, domicilié à Ayer (AV, recensement de 1829, Grimentz, f. 131 verso ; registre de paroisse de Vissoie : Jean-Baptiste Vissen, baptisé le 19 août 1777). — Jean Rouaz, conseiller, né en 1774 (recensement de 1829, *ibid.*, f. 130 ; le registre de paroisse de Vissoie signale deux personnes de ce nom nées en 1774). — Aucun Antoine Zuber ne figure dans le recensement de 1829 ; on n'y voit, à Grimentz, qu'un Jean Zuber, né en 1792, président, domicilié à Ayer (registre de paroisse de Vissoie : Jean-Baptiste Zuber baptisé le 21 avril 1792). — Mathias Tabin, né en 1797 (recensement de 1829, *ibid.*, f. 131 ; registre de paroisse de Vissoie : Georges-Mathias Tabin baptisé le 16 juin 1797, fils du châtelain Mathias). — Christian Monier, conseiller, né en 1773 (recensement de 1829, *ibid.*, f. 129 verso ; registre de paroisse de Vissoie : Christian-Maurice Monier baptisé le 15 septembre 1773).

y) Mod. B, p. 34 : « sans qu'aucun ouvrier se soit fait la moindre blessure de toutes les bâtisses ».

¹⁴² Sur l'autel Saint-Georges, v. Tamini, p. 328. — Cet auteur fixe à 1830 la construction de la « cure-chalet », soit le bâtiment dont parle Massy.

¹⁴³ Le châtelain Savioz : les archives bourgeoises de Grimentz conservent sous cote D 70 une « convention avec Etienne Savioz et Cie au sujet de la chapelle de Grimentz » (19 mars 1830). — Le recensement de 1829, Grimentz, f. 124, mentionne Etienne Savioz, ancien châtelain, né en 1773, domicilié à Saint-Jean ; registre de paroisse de Vissoie : Etienne-Christian Savioz, baptisé le 21 juillet 1773.

[qui] nous dirigea d'une manière toute particulière, pour lequel nous et la postérité nous devons en être reconnaissants jusqu'aux siècles les plus reculés. Je voudrais porter l'évaluation des dépenses de cette bâtisse, mais les annotations se sont égarées par la mort du châtelain Savioz qui tenait les notes. Tout ce que nous savons, [c'est] que nous avons commencé et fini avec la même ardeur et activité que pour la chapelle par des collectes et autres ressources, sans que les ouvriers se soient fait la moindre blessure (z).

* Ayant comme déjà dit fini notre bâtisse, j'ai eu la désolation de voir la fin de la carrière de ma femme : après avoir languì 18 jours, [elle fut] enterrée le 14 février 1832. Je supplie ce grand Dieu qu'Il veuille lui faire pardon et miséricorde, lui pardonne ses péchés et l'appelle dans le séjour des élus ; c'est le bonheur auquel nous devons tous aspirer ¹⁴⁴ *.

Description de la misérable année 1834 ¹⁴⁵. L'hiver semble un printemps doux et pluvieux ; en finissant l'hiver, il finit pour ainsi dire les pluies pour l'année : tout le mois de mars et avril sans pluie et mai et de suite que de ramé ¹⁴⁶, de manière que presque tous les grains [ont] péri par la sécheresse et le foin non arrosant, on ne le savait presque faucher ! Pour comble de misère, le 25 août, il donna une médiocre pluie précédée et suivie d'un fort vent, [qui] pénétra dans les glaciers de manière qu'il fit sortir une telle abondance d'eau qu'elle fit des dégâts malheureux, détruisa et emporta des possessions de fond en comble ; de tous les ponts de la rive droite n'exista que celui de la Barmetta en Zina ¹⁴⁷. L'évaluation de la perte d'Anniviers est de 41.000 fr. (a). Il y a à la vérité bien des tristes embarras, mais [ce] n'est rien en comparaison de Chippis, ce n'est qu'un désastre affreux ; il s'est vu tout aplani de sable, édifices et prés ¹⁴⁸. L'eau coulait partout, les habitants furent obligés d'abandonner leur foyer. Tous les dizains ont porté main secourable pour faire un nouveau lit à l'eau parce que l'eau aboutissait au village de Chalais (b).

z) Add., B, p. 35 : « Permettez, chère postérité, que d'après le récit de nos bâtisses, pour le salut de nos et de vos âmes et pour la prospérité de nos et de vos corps, nous avons travaillé et nos visages se sont trouvés souvent mouillés de sueur et de fatigue pour vous placer d'une manière avantageuse ; et en récompense on ne vous demande que quelques mots de prières, et bénissez à jamais le Seigneur parce que tous les biens viennent de lui ».

a) Mod., B, p. 36 : « cinquante-un mille francs ».

b) Add., B, p. 36 : « Vrai est que le dizain a porté une main secourable pour faire un nouveau lit ».

¹⁴⁴ La femme de Christian Massy était née Euphémie Roux en 1773 (AV, recensement de 1829, Grimentz, f. 129 verso). Le registre de paroisse de Vissoie mentionne Euphémie Roux, fille d'Antoine et de Catherine Clivaz, baptisée le 29 juin 1773, et le décès, survenu le 10 février 1832 d'Euphémie Roux « épouse du sautier Massy de Grimentz, membre de la Confrérie du Saint-Sacrement, munie des Saints Sacrements ».

¹⁴⁵ La « misérable année 1834 » semble avoir été un phénomène régional ; par ailleurs, cette année passe pour une des meilleures du siècle en ce qui concerne le vin (v. notre note 132 ci-dessus).

¹⁴⁶ Que de « ramé » : en patois de Grimentz, *ramâ* signifie pluie de courte durée, orage ou averse subite (communication de M. E. Schüle, rédacteur du *Glossaire des patois de la Suisse romande*).

¹⁴⁷ La Barmetta en Zina : près de la Barma, dans la vallée de Zinal.

¹⁴⁸ Sur le désastre de Chippis v. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. 2, Neuchâtel, 1924, p. 510. — J.-E. Tamini y signale que Chippis eut fréquemment à souffrir de la Navisence, surtout en 1834. V. encore à ce sujet Zufferey, cahier 38, pp. 8-16.

Figurons-nous de quelle grosseur était le Rhône, puisqu'il est monté jusqu'aux prés de la Métralie à Sierre¹⁴⁹ ; le jardinage de la plaine a été tout perdu, qu'il fut une suite de mendicité ; toute prise manqua sauf les vins ; pour du vin, on n'en a jamais vu qualité et quantité si abondante.

Depuis l'année précitée il n'arriva pas des événements extraordinaires. Perdant par mon âge avancé le goût de cette occupation, je ne pouvais cependant pas passer sous silence la déplorable antipathie qui commença à se faire sentir dans notre pauvre canton, l'an 1839, entre les députés de la diète¹⁵⁰. Le Bas-Valais ne voulait plus reconnaître la constitution de l'année 15 et le Haut s'y opposait ; [ils] firent plusieurs démarches de part et d'autre au Grand Conseil de l'Helvétie ; pour améliorer le sort ils envoyèrent par différentes reprises 2 députés pour réunir les 2 parties ; ils restèrent 4 ou 5 mois de temps mais sans fruit. Au contraire les Valaisans devenaient de plus en plus enflammés de manière que les Bas-[Valaisans] tenaient leur diète à Sion et les Haut-[Valaisans] la tenaient à Sierre. Les foires, on les tenait à Bramois et à St-Léonard ; les libelles diffamatoires se répandaient partout. Le vénérable clergé a mis tout en œuvre pour adoucir les maux qui menaçaient la patrie, mais en vain. Le mal allait toujours en empirant, de telle sorte qu'à la fin du mois de mars de l'an 1840, les Bas-Valaisans avec Sion sortent avec furie de leur territoire avec les trains de guerre pour faire soumettre les Haut-Valaisans à leur constitution. Le Haut-Valais a fait semblant de se défendre, mais il n'y avait aucun ordre ; chacun évacua son poste, fuit sans presque se défendre : voilà des victoires sans combat. Le dizain de Sierre a le plus souffert parce qu'ils ont posé à Glarey les camps de manière qu'à l'entour par là [tout est] dévasté, haye¹⁵¹ et autre, et des brigands ont pillé sans qu'ils fussent autorisés de la part des chefs. Le dizain a fourni 9 vaches (c). Au reste ils n'ont commis ni fait aucune violence. Tels sont les événements de l'année précitée ; nous obéîmes à leur constitution.

L'année 1838, il arriva un fatal incendie au village de Mission, le 23 juillet¹⁵², qui consuma dès 2 heures le village entier sans qu'on ait pu arrêter l'ardeur de la violence désastreuse des flammes poussées par les vents mauvais (d). Les pauvres isolés habitants n'eurent plus d'autre espoir que de

c) Add., B, p. 38 : « 9 vaches grasses et vin et fromages ».

d) Mod., B, p. 39 : « par la force du vent venant du dehors ».

¹⁴⁹ Pré de la Métralie à Sierre : lieu-dit (cadastre actuel : Métralérie) au sud-ouest de Sierre, au nord du Laminier.

¹⁵⁰ Sur les événements de 1839, qui mirent fin à la constitution valaisanne de 1815, v. Andreas Seiler, *Die politische Geschichte des Wallis, 1815-1844*, Zurich, 1939, pp. 1-51 et traduction de l'allemand par G. Ghika, dans *Ann. Val.*, 1951, pp. 457-491.

¹⁵¹ Haye : sens douteux. Le terme ne se retrouve pas dans le manuscrit B.

¹⁵² Incendie de Mission en 1838 : selon des documents conservés dans les AV, Département de l'Intérieur, thèque 14, N° 2, l'incendie éclata à deux heures de l'après-midi, alors que presque tout le monde était aux champs. Les dégâts furent évalués à Fr. 111.062.—, et non pas 11.502.— comme l'indique plus bas à tort notre chroniqueur (v. proclamation du Conseil d'Etat du 30 octobre 1838). V. encore sur cet incendie, Zufferey, cahier 38, p. 40 et cahier 39, pp. 1-2.

retirer les effets de leurs édifices. Malgré toutes les mains secourables de la vallée qui se sont portées en foule avec générosité, il ne resta de tout Mission que la maison de Simon Martin¹⁵³, dehors du village, proche de l'eau descendante ; il y eut des habitants qu'il ne leur resta que les habillements dont leur corps était ceint ; il ne leur resta donc que les yeux pour pleurer ; ils sont au rang digne de compassion. Que dirai-je de ces pauvres anciens, réduits par leur vieillesse et leur caducité à vivre de leur cens viager¹⁵⁴, de leurs héritiers ou de leurs enfants, obligés à la fin de leur course d'abandonner leur maison démorative¹⁵⁵, cherchant ailleurs des refuges pour soulager leur vieillesse et leur misère (*e*) ? Mais la Providence, elle est si élargissante¹⁵⁶ ; il n'en est point mort de faim et du feu qu'un seul ; mais le nombre de ceux qui ont souffert la faim et la soif est inannotable. L'évaluation faite par des membres du Conseil d'Etat a été de 11.502 francs suisses.

De suite je viens annoter l'impétuosité (*f*) d'un vent turbulent, qui arriva le 18 juillet 1841, auquel il renversa des racards ici et ailleurs ; ici, en Grimentz, il n'a pas laissé un seul toit sans qu'il n'ait enlevé ou découvert plus ou moins de moitié des toits, enlevé, coupé et déraciné les bois des forêts qu'on ne pourrait compter : car seulement dans la forêt embannisée¹⁵⁷ nous nous sommes partagé 4 plantes (*g*) par communier et on croit qu'il y en aura autant pour l'année prochaine, outre nombreuses plantes taxées à part, mélèzes et sapins coupés par le milieu ; dans de certains trajets à la portée du vent, [il] a saccagé de fond en comble des octogénaires. Non, jamais vu ni entendu de semblables désastres ; le foin fauché, il a enlevé. De temps à autres se vérifie ce qui est dit que ce qui n'est jamais arrivé arrive. J'ai encore omis que la force de ce vent a branlé la petite cloche d'une telle manière que le battant a donné quelques coups.

Il me reste [à noter] encore dans cette trente-huitième page la mémorable générosité des Grimentzards à faire ouverture d'une nouvelle route y Vardette¹⁵⁸, traversée dans ces précipices de rochers comme il se voit sans être obligé de le mentionner ; [nous avons] payé tous ces biens, [ce] qui a coûté... Nous avons soldé à 3 mineurs cent écus neufs, seulement 10 toises

e) Mod., B, p. 39 : « ... ailleurs des asiles pour se mettre à l'abri des injures du temps, sans parler de la substance quotidienne indispensable au corps ».

f) Add., B, p. 40 : « J'ai dit ici avant que, pendant que l'homme est sur la terre, il est obligé de voir ce qu'il n'a jamais vu ni entendu. J'en donnerai le détail de l'impétuosité... »

g) Mod., B, p. 40 : « 5 plantes ».

¹⁵³ Un Simon Martin est signalé dans le recensement de 1837 (AV, Sierre, Ayer et Vissoie, f. 118).

¹⁵⁴ Cens viager : sans doute rente foncière viagère.

¹⁵⁵ Maison démorative : maison où l'on demeure.

¹⁵⁶ Elargissante : qui met au large, généreuse.

¹⁵⁷ Forêt embannisée : mise à ban, où l'on n'a pas le droit de couper de plante.

¹⁵⁸ Nouvelle route y Vardette : E. Zufferey signale le redressement d'un chemin « de Saint-Jean à la chapelle de Saint-Théodule par les Vuardettes, où l'on voit encore la date de 1840 gravée dans le roc » (Zufferey, cahier 39, p. 23). Il s'agit d'un ancien raccourci entre Saint-Jean et Grimentz, au-dessus des Fios.

de long, 1 pied (*h*) de large ¹⁵⁹ ; le reste nous l'avons travaillé nous-mêmes. On a fait 12 journées par feu et 4 ou 5 jours tous ceux qui pouvaient travailler. La somme totale se monte à... ¹⁶⁰. On a commencé le jour de Saint-Jacques et Saint-Philippe, qui est [le] 1^{er} mai 1840 ; pour ainsi dire, fini avant l'alpage des montagnes au commencement de juillet de l'année prédite. Nous nous sommes servis des argents des affranchissements du parcours des montagnes, que les lois nous ont obligés d'affranchir ¹⁶¹, auquel ce rachat a produit à Grimentz 1160 écus. L'année 1840 la vallée a aussi entrepris une nouvelle route dans la Forêt Noire à Sierre ¹⁶². Nous travaillâmes 3 journées, tous les communiers, femmes, veuves et filles, dans la terre ; mais dans les rocs, les ayant partagés par tiers, notre tiers, nous avons livré à des Piémontais ¹⁶³ 18 louis et 3 setiers de vin, à 10 pieds de large.

Le tiers de Grimentz, nous avons aussi changé de route au Collieux Loton, en haut de la ville ¹⁶⁴, route par le roc ; fait travailler aux Piémontais ; il nous a coûté seulement à notre commune 110 écus et baches 10.

h) Mod. B, p. 40 : « 7 pieds ».

¹⁵⁹ La toise équivalait à 6 pieds (mesure royale) soit 1 m 94904. Le pied, de 12 pouces, à 0,32484 m.

¹⁶⁰ Deux fois dans ce paragraphe, l'auteur omet de donner le montant des frais de construction.

¹⁶¹ Affranchissement des parcours : v. G. Ghika, *Les statuts de la « commune » de Zinal en 1571*, pp. 223-224, note 61 (v. notre note 75 ci-dessus). — Le rachat se poursuivit jusqu'en 1854 à Grimentz (Archives bourgeoises de Grimentz, C 84, 85, 94, 95).

¹⁶² Route de la Forêt Noire à Sierre : sur le coteau, au-dessus de la rive gauche du Rhône, entre Chippis et Niouc. V. à ce sujet les archives de la commune de Sierre, déposées aux AV, P 358/19 et suiv. (29 septembre 1840).

¹⁶³ Piémontais : des ouvriers italiens.

¹⁶⁴ Collieux Lotton en haut de ville : peut-être un torrent en aval de Vissoie ou sous Chandolin, entre Fang et les Barmes (on disait autrefois : Villetta des Barmes).